

LIBRERIA INTERNAZIONALE DELLA ...
Via ...



Bulletin Salésien

N. 7 - 8 - Juillet - Août - 1917.

Année XXXIX

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. [So. XL.]*

Sanctus



DA MIHI



ANIMAS CAETERA TOLLE



SCRIPTURA SACRA

BECHIS MIC., Sacerdos

~~~~~

**REPERTORIUM BIBLICUM**

seu totius Sacrae Scripturae concordantiae iuxta vulgatae editionis exemplar Sixti V P. M. iussu recognitum et Clementis VIII auctoritate editum, praeter alphabeticum ordinem in grammaticalem redactae. — 2 volumina pp. 1150-1156 . . . . . Libellae 12 —

A missionis pretio solutum . . . . . » 14 —

Volumina contecta semipelle, fortiter et eleganter, sectione rubra . . . . . » 18 —

A missionis pretio solutum . . . . . » 21 —

---

**NOVUM TESTAMENTUM**

Editio post criticas novissima una cum concordantia evangelica elaboratissima. Vol. pp. 414

Volumina contecta linteo . . . . . Libellae 2 —

A missionis pretio solutum . . . . . » 2 50

**INDEX :**

Lectori studioso — **Novum Testamentum** : Secundum Matthaeum (*Iudaeis palaestinensibus ad fidem Christi conversis destinatum, probab. Hierusalem scriptum, anno 40-42*) — Secundum Marcum (*ethnicis ad Christum conversis, Romae, a. 42-44*) — Secundum Lucam (*Theophilo, sive ecclesiis a Paule fundatis, Romae, a. 63 vel ineunte 64*) — Secundum Ioannem (*finis polemicus, ad demonstrandam Iesu messianitatem et divinitatem inter Gentes, exeunte saeculo I*) — Actus Apostolorum (*Lucas scripsit Ecclesiae historiam 35 annorum, ab a. 29 ad 64, triaque Pauli itinera inter annos 44-59*) — Epistolae Beati Pauli Apostoli : ad Romanos (Corinthi, a. 58 vel 59) — ad Corinthios I (Ephesi, a. 57) — ad Corinthios II (Ephesi a. 57) — ad Galatas (Ephesi, a. 55-56) — ad Ephesios (Romae, a. 63) — ad Philippenses (Romae, a. 63) — ad Colossenses (Romae, a. 63 vel 64) — ad Thessalonicenses I (Corinthi, a. 53) — ad Thessalonicenses II (Corinthi, a. 53) — ad Timotheum I (ex Macedonia vel Laodicia, a. 64 vel 65) — ad Timotheum II (Romae, in ipso vitae fine) — ad Titum (ex Macedonia, a. 64 vel 65) — ad Philemonem (missa per Onesimum) — ad Hebraeos (Romae, a. 63 vel 64) — Epistolae Catholicae : Beati Iacobi Apostoli (Hierusalem, a. 62) — Beati Petri Apostoli (Romae, a. 64 vel 65) — Beati Apostoli II (Romae, a. 67) — Beati Ioannis Apostoli I (exeunte saeculo I) — Beati Ioannis Apostoli II (exeunte saeculo I) — Beati Ioannis Apostoli III (exeunte saeculo I) — Beati Iudae Apostoli (finis fideles praecavere ab erroribus antinomisticis) — Apocalypsis Beati Ioannis Apostoli (in insula Patmos, a. circ. 95) — Concordantia Evangeliorum.

# Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

|                                                    |     |                                                 |     |
|----------------------------------------------------|-----|-------------------------------------------------|-----|
| SOMMAIRE: Don Bosco et la Piccola Casa . . .       | 85  | à qui abuse de la grâce — Les orphelines de Rio |     |
| Le Bienheureux Cottolengo . . . . .                | 87  | Colorado — Equateur: Les Missions de l'Equa-    |     |
| Variété: La Brabançonne, chant national belge . .  | 94  | teur Oriental — Un monument à Don Bosco au      |     |
| Vie du Vénérable Jean Bosco (par J. B. Lemoyne)    | 95  | cœur de la Patagonia (D'après une lettre de Don |     |
| En quoi consiste un procès de Beatification . . .  | 103 | Bernard Vacchina) . . . . .                     | 106 |
| Reconnaissance au Ven. Don Bosco et a ses fils Do- |     | Page à relire: La prudence chrétienne . . . . . | 110 |
| minique Savio, François Besucco, Michel Magone     | 104 | LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE: A la Basi-      |     |
| Trésor spirituel . . . . .                         | 105 | lique de N. D. Auxillatrice — Grâces et faveurs | 111 |
| NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO: Malheur       |     | Coopérateurs défunts . . . . .                  | 121 |

## DON BOSCO ET LA PICCOLA CASA



DANS la vie de notre fondateur, on a pu lire la rencontre de Don Bosco avec le Bienheureux Cottolengo et l'invitation qu'il en reçut de venir *travailler à la Petite Maison de la Divine Providence*, où il continua de longues années à exercer le saint ministère.

Voici ce qui produisit un jour au cours d'une de ces visites:

On avait apporté à la *Piccola Casa* un petit manœuvre qui fréquentait l'Oratoire de Don Bosco, mais dans un bien triste état: le pauvre enfant avait été retiré de dessous les décombres d'une voûte en construction qui s'était effondrée; il avait la tête fracassée, et sept jours il demeura dans un état comateux. Or, tout d'un coup le septième jour, le voilà qui regarde vers l'entrée de la salle et se met à crier le plus fort qu'il peut: *Don Bosco! Don Bosco!* On s'étonne autour de lui. Un Père Capucin

a déclaré que c'était la première parole qu'on lui entendait dire depuis qu'il avait été porté à l'hôpital! C'est qu'à ce moment-là, Don Bosco venait réellement d'entrer, et il se hâtait vers le pauvre enfant. Il le confesse et sait lui parler de façon à ramener la sérénité sur ses traits; puis il le laisse pour aller auprès d'autres malades. L'enfant retombe dans son immobilité, et quand Don Bosco revient auprès de lui après avoir fait le tour de la salle, il expire paisiblement. Le bon Dieu avait amené Don Bosco au moment voulu pour sauver l'âme d'un de ses protégés.

Voici un autre trait qui montre l'affection de Don Bosco pour cet Institut. En 1852 la poudrière de Turin faisait explosion, et occasionnait à la *Piccola Casa* des dommages purement matériels si l'on veut, mais assez sérieux, tandis que les murs de la petite chapelle (l'église de S. François de Sales toujours

debout à l'ombre de la grande basilique) que Don Bosco venait à peine d'achever n'avaient eu aucun mal. Don Bosco reconnaissant là « une faveur particulière du Ciel, ne voyait pas de meilleur moyen de témoigner sa reconnaissance envers la Providence Divine que de venir en aide à ce prodigieux asile qui s'est mis sous son vocable. » Aussi de concert avec le Comité qui avait pris l'initiative d'une loterie pour son église, avait-il décidé qu'une partie de la somme qui en résulterait, serait remise à l'œuvre Cottolengo qui « dans ses origines comme dans sa conservation est un vrai miracle de la Providence. »

Celui qui était alors à la tête de la *Piccola Casa*, était le Chanoine Louis Anglesio qui a été pour le Chanoine Cottolengo ce que Don Rua a été pour Don Bosco, c à d. non seulement le Successeur immédiat, mais le digne continuateur de l'œuvre. Avec lui s'élevait à trois mille le nombre des hospitalisés; et il fut lié d'une étroite amitié avec Don Bosco, qu'il vénérât aussi profondément. Un jour qu'un prêtre Salésien manifestait devant lui son admiration pour Cottolengo et la certitude qu'on le canoniserait, il dit à deux reprises avec le ton de la plus sincère conviction: *Et avec Cottolengo, Don Bosco!*

On lira un peu plus loin comment Don Bosco juste appréciateur des hommes et éclairé d'En-Haut avait vu d'avance les honneurs que l'Eglise rend aujourd'hui au bienheureux Cottolengo. Il tenait aussi en très haute estime le Chanoine Anglesio.

Nous en avons un témoignage éloquent dans un *Mémoire* autographe où notre bon Père raconte les perquisitions et vexations que l'Oratoire S. François de Sales eut à subir pendant plusieurs années à partir de 1860.

Dans ce *Mémoire* on lit entre autres choses que « plusieurs évêques comme celui de Casale Mgr Calabiana,

et des communes, comme celle de Lanzo, lui proposèrent de nouvelles fondations et il ajoute: « Parmi les personnages de marque qui en cette circonstance ont voulu nous témoigner leur amitié et leur sympathie, il y a le charitable Chan. Louis Anglesio, Recteur de l'Œuvre Cottolengo. Au moment de partir, ce saint prêtre me dit ceci: *Réjouissez-vous dans le Seigneur. Votre Œuvre a été mise à l'épreuve. Voyez: quand la persécution se leva contre les Apôtres, ils sortirent de Jérusalem et s'en allèrent porter la foi dans d'autres villes et d'autres contrées. Il en sera de même pour votre Maison.* Et cela s'est vérifié à la lettre. A partir de ce moment nous avons commencé à avoir un nombre si exorbitant de demandes d'admission, que dans l'impossibilité d'accueillir tous ces enfants au Valdocco, nous avons dû ouvrir sans cesse d'autres Maisons: la première fut le Petit Séminaire de S. Charles à Mirabello ».

### Don Bosco et les Tomasins.

On sait le zèle de Don Bosco pour la culture des vocations sacerdotales, et le grand nombre de prêtres qui ont été formés dans ses Instituts. Or nous avons appris récemment qu'étant encore simple diacre, ce fut une démarche de sa part qui détermina le Chanoine Cottolengo à créer cette pépinière sacerdotale qui s'appelle la famille des Tomasins.

Un digne ecclésiastique qui en est sorti nous a raconté comment il l'avait appris de Don Bosco lui même.

C'était pendant les dernières années de la vie de Don Bosco. Il passait un jour près de l'ancienne place d'Armes de Turin, quand il se voit tout à coup entouré d'un essaim d'enfants qui viennent tout joyeux lui baiser la main.

— Qui êtes-vous donc vous autres?

leur dit-il; à quel Institut appartenez-vous?

— Nous sommes les *Tomasini* de Cottolengo.

— Ah! les *Tomasini* du Vén. Cottolengo! reprit Don Bosco avec une profonde expression de joie, en levant les yeux au ciel. Puis il ajouta: — Sachez, mes chers enfants, que le premier des *Tomasini* c'est Don Bosco qui l'a présenté au Vén. Cottolengo. »

En effet, le 26 Mai 1841, Don Bosco encore diacre, était venu à Turin pour la retraite préparatoire à son ordination sacerdotale. Et ce jour-là il présentait au Chan. Cottolengo son protégé, auquel il voulait épargner les dures épreuves par où sa pauvreté l'avait fait passer pour arriver à faire ses études.

Cottolengo avait alors avec lui un

petit nombre de prêtres qui formaient la *Congrégation des Prêtres de la Ste Trinité*, lesquels allaient cette année même mourir tous de la fièvre typhoïde à l'exception du Chan. Anglesio. Ce fut sans doute la vue de ce petit nombre de collaborateurs et l'éloquent plaidoyer de Don Bosco en faveur de son protégé qui déterminèrent la nouvelle création. Car ce fut quatre jours après, le 30 Mai en la fête de la Pentecôte, que le Bienheureux choisissait dans la famille des *Fratini* (petits frères) douze enfants qu'il mettait sous la protection spéciale de S. Thomas d'Aquin et qu'il faisait étudier au vue du sacerdoce. De cette fondation sont sortis un grand nombre d'excellents prêtres, curés, chanoines et plusieurs évêques.

---

## LE BIENHEUREUX COTTOLENGO

---

### DON BOSCO AVAIT PRÉDIT CETTE BÉATIFICATION

Un jour de 1867, un élève de l'Oratoire demandait à Don Bosco de la part de sa mère si le Chanoine Cottolengo serait déclaré *Bienheureux*. Eût-il recevait cette réponse: « Tu peux dire à ta mère que oui; Cottolengo sera béatifié, mais ni elle ni moi ne le verrons sur les autels: toi, tu le verras! ».

Cette pieuse femme est morte en 1870; et son fils qui était alors âgé de 11 ans vit encore, comme Don Bosco le lui avait prédit.

Mais quel est ce personnage que le Vicaire de Jésus-Christ vient de déclarer digne de l'honneur des autels et devant les restes duquel il s'est humblement prosterné?

Nos lecteurs ont le droit de nous demander quelques détails, car ils ne peuvent se contenter des quelques lignes ci dessus et de la note de notre numéro d'Avril dernier, au sujet du ministère exercé jadis par Don Bosco auprès des malades dans l'hospice Cottolengo.

Du reste les rapports de sainte amitié qui ont uni les deux fondateurs d'œuvres qui allaient se développer presque côte à côte dans la vallée des Martyrs de Turin, le Val d'Occo, *vallis occisorum*, ces rapports qui n'ont cessé de se maintenir entre les continuatours des deux Instituts, la Divine Providence a voulu les affirmer en disposant que les secondes fêtes de la Béatification à Rome soient célébrées dans l'église salésienne du Sacré Cœur.

### PREMIÈRES ANNÉES ET SACERDOCE.

Joseph Benoît Cottolengo est né le 3 Mai 1786 à Bra, petite ville qui se trouve à peu près à mi-chemin sur la ligne de chemin de fer de Turin à Savone. Dès ses premières années il était un sujet d'admiration pour sa piété envers Dieu et son amour envers les pauvres.

Le 8 Juin 1811 il est ordonné prêtre et presque aussitôt nommé vicaire de Corneliano, où il se fait remarquer par son zèle et sa charité. En 1816, il vient à Turin pour subir l'examen du Doctorat en théologie, et deux ans après, il est élu Chanoine par les membres du Chapitre du *Corpus Domini* (Saint Sacrement) qui avaient entendu vanter ses *verus* et se souvenaient de la manière brillante dont il avait soutenu sa thèse (1).

(1) Le Chapitre du *Corpus Domini* est composé d'ecclésiastiques de valeur qui sans être liés par des vœux ou par une règle ont cependant un supérieur et mènent la vie commune. Ils ont été fondés en 1655 pour desservir l'église du *Corpus Domini* église qui comme on le sait a été élevée sur l'endroit où a eu lieu le Miracle du S. Sacrement en 1453; en 1779 ils furent agrégés à la Collégiale de la T. Ste Trinité établie dans l'église Métropolitaine; c'est depuis cette époque qu'ils portent le titre de Chanoines.

Nous devons ajouter que lorsque le Bienheureux eut consenti à son élection, sur les conseils d'un saint prêtre qui le dirigeait depuis ses jeunes années, il fut tout étonné de voir ses compatriotes se réjouir du choix qui avait été fait de sa personne, et en fut même peiné, parce qu'il s'estimait propre à rien.

Turin allait voir le splendide épanouissement de cette charité que Bra et Cornelianò avaient déjà admirée.

CIRCONSTANCE QUI DÉTERMINE LA CRÉATION DE L'ŒUVRE NOUVELLE.

Un soir de septembre 1827, une pauvre femme, Jeanne Marie Goumet, qui se rendait avec son mari et ses trois petits enfants de Milan à Lyon, se trouve prise d'un mal subit à l'auberge *Dogana vecchia*, sur la paroisse du *Corpus Domini*. En toute hâte on la transporte à l'*Hôpital Principal*, puis à la *Maternité*. Aux termes des divers règlements de ces deux maisons hospitalières, la pauvre femme ne peut être admise, et l'infortunée meurt sur la terre humide d'un corps de garde, où la police déposait provisoirement les malades trouvés dans la rue.

Un prêtre cependant l'a assistée à ses derniers moments, le Chanoine Cottolengo.

Mais son cœur est brisé et la honte lui monte au visage, quand il entend, parmi les sanglots des enfants, le mari s'indigner qu'en une ville chrétienne comme Turin, on n'ait pu trouver un lit pour sa malheureuse femme. Il est dès lors fermement résolu d'empêcher autant qu'il dépendra de lui qu'un pareil fait se renouvelle.

AUX PIEDS DE MARIE.

Une fois rentré chez lui, il est sans cette obsédé par ce tableau navrant du mari inconsolable, des enfants tout en larmes, par leurs plaintes, leurs gémissements, leurs cris autour du cadavre de la pauvre mère. Il se dit: Et si demain pareil fait se reproduit et qu'il ne soit même pas possible d'apporter à ces infortunés les secours de la religion! Si d'autres malades se trouvent exposés par la teneur des règlements à ne pouvoir être reçus dans les Hôpitaux!

On était au dimanche soir, le Bienheureux s'en retourne à l'église, il fait un acte d'adoration devant le T. S. Sacrement, puis il appelle le sacristain et lui dit de sonner la cloche. — Comment dois-je sonner? dit celui-ci; vous savez que tous les offices sont terminés. — Sonne comme tu l'entendras, mais dépêche-toi. Puis tu iras allumer à l'autel de N. D. des Grâces, car nous devons prier la Sainte-Vierge.

Tandis que le sacristain exécute l'ordre reçu, le Chanoine s'est mis un surplis. Il en fait aussi mettre un à un jeune abbé qui se trouvait là, et le fait venir avec lui à l'autel de la Sainte-Vierge.

On chante alors les Litanies de Lorette avec les quelques fidèles accourus à l'appel insolite de la cloche. Que s'est-il passé dans le cœur de Cottolengo? Dieu seul le sait: une chose est certaine, c'est que de retour à la sacristie, il ne se possédait pas de joie et qu'il a répété à plusieurs reprises: La grâce est obtenue! Bénie soit la Sainte Madone! (1)

(1) Ce fait fut comme l'occasion que l'esprit de charité du Bienheureux attendait pour se manifester; car le besoin de venir en aide aux malheureux, il l'avait éprouvé dès l'âge de le plus tendre, à la suite des visites qu'il faisait avec sa mère à l'hôpital de Bra.

LES DÉBUTS.

Presque en face de l'église *Corpus Domini*, il y a une maison appelée la *Volta Rossa* parce qu'à l'entrée, on passe sous une voûte peinte en rouge.

C'est là que l'œuvre devra commencer. Le bon Chanoine loue deux chambres auxquelles s'en adjointront bientôt plusieurs autres. Il commande quatre lits, et un monsieur qui lui était tout dévoué lui dit: « Ne vous mettez pas en peine, on paiera ces quatre lits et bien d'autres encore. »

Quand ils sont achevés il les envoie prendre par Thomas Rolando qui allait se faire son auxiliaire pour une foule de besoins matériels: et il dit à ce brave homme. « Les lits sont prêts, il ne manque plus que les malades; mais celui qui a donné pour commencer saura bien continuer. »

La pierre fondamentale fut une pauvre paralytique qui fut admise le jour de St-Antoine, 17 Janvier 1828. Elle fut bientôt suivie d'un grand nombre d'autres.

Au début cependant il n'y avait là qu'un dépôt provisoire pour les malades attendant leur admission à l'hôpital, et ce dépôt n'était ouvert qu'aux infirmes de la paroisse du *Corpus Domini*. Or ceux-ci, bien reçus, bien traités, ne voulurent plus sortir, et Cottolengo n'ayant pas le cœur de les expulser dut agrandir son œuvre. Ainsi le Dépôt devint le *Petit Hôpital* de la *Volta Rossa*.

LA PROVIDENCE! LES CONTRADICTIONS.

Un jour sa sœur Thérèse vient de Bra pour le voir et elle lui demande comment il peut faire face à tant de dépenses. — Ecoute, répond-il, hier en faisant mon compte je me trouve en déficit de 10 francs. A ce moment on sonne à la porte, je vais ouvrir et voilà une personne qui me remet deux écus et s'en va. Que veux-tu que je te dise? La Providence! La Providence!

Bien entendu comme à toutes les œuvres de Dieu, les contradictions et les critiques ne devaient pas manquer et elles vinrent de toutes parts. Ainsi le Bienheureux reçoit un jour la visite de son frère qui était religieux Dominicain. Plein d'une sainte joie, il l'accompagne voir les salles du Dépôt. Au cours de la visite le religieux demande ce que cela veut dire, s'il y a réellement nécessité d'avoir un nouvel hôpital à Turin.

Le Bienheureux répond simplement: Qui sait ce que veut faire la Providence! Notre rôle n'est pas de l'interroger, mais de la seconder. Sais-tu comment a débuté l'hôpital St-Jean? Par deux ou trois lits sous le clocher de St-Jean.

— Alors, aurais-tu la prétention de fonder un Hôpital?

— Un hôpital, moi? pas le moins du monde; mais la Providence peut tout, et qui est-ce qui connaît ses desseins?

Ce fut plus grave en 1831; le choléra avait éclaté

Lorsqu'il n'avait encore que cinq ans, on le vit un jour un petit bâton à la main, tout affairé à mesurer les dimensions de la maison paternelle. « Que fais-tu là Joseph? lui dit la maman? — Eh bien, c'est pour savoir combien de lits pourraient tenir ici, parce que quand je serai grand, je veux la remplir de malades. »

à Turin; les propriétaires de la Volta Rossa et des maisons avoisinantes signalent aux autorités le petit hôpital comme un danger. Peu de jours après on évacue les malades dans les divers hôpitaux de la ville.

Le bon Chanoine ne se trouble pas; son humilité et sa patience ont la forme gaie dont il ne se départira jamais. A qui lui reproche ce qui paraît un échec il répond en un style pittoresque :

« Vous parlez comme quelqu'un qui n'est point de Bra et qui n'entend rien à planter des choux. Moi qui viens de ce pays, j'ai toujours entendu dire que les choux ont besoin d'être transplantés pour devenir beaux. La divine Providence transportera ailleurs le Dépôt et en fera un gros chou. »

#### AU VALDOCCO.

C'est ce qui devait se réaliser au Valdocco; six mois après la fermeture de son petit hôpital, le Bienheureux venait dans ce quartier alors à peu près désert, où le voisinage des malades ne pouvait faire craindre la contagion; il commençait par louer deux chambres, une écurie et un grenier à foin.

Le Samedi 27 Avril 1832, il y arrivait, conduisant sur un petit chariot traîné par un âne un pauvre homme dont une jambe était dévorée par la gangrène.

« Je viens de réorganiser au Valdocco le petit hôpital de la Volta Rossa, écrit-il au docteur Granetti, déjà tout dévoué à son œuvre. J'y ai deux chambres où j'ai recueilli quelques malades qui s'en vont de la poitrine. J'ai acheté une vache et son petit veau, et une ânesse et son ânon pour que mes pauvres aient du lait ».

Quatre mois ne s'étaient pas écoulés que toute la maison était acquise et remplie de malades. Bientôt, il faut encore s'agrandir; le Bienheureux achète successivement une autre maison et un terrain où se bâtira un hôpital de deux cents lits.

#### ACQUISITION D'UN CABARET.

En 1835 le choléra se retire de Turin qui, dans sa reconnaissance élève à N. D. de la *Consolata* une colonne commémorative de granit. Une convalescente reste encore au lazaret de St-Louis que l'on évacue. Abandonnée de tous, cette femme est recueillie par Cottolengo; l'hygiène de la *Piccola Casa* n'avait pas encore les sévères habitudes d'aujourd'hui.

Deux jours après, le docteur Granetti constatait à huit heures du soir quelques cas de choléra dans la salle qui avait reçu la convalescente. De plus, deux sœurs offertes par Cottolengo pour soigner les cholériques en ville revenaient atteintes elles aussi. Le mal se propageait. Les deux héroïques religieuses devaient en mourir.

Epouvanté, le docteur veut isoler les cholériques à l'instant même. Mais où trouver un local ? Il s'emporte contre l'imprudente charité du bon Chanoine.

Celui-ci n'a pas d'argent; il sort cependant et le voici à l'auberge du *Brentatore*. — Le *Brentatore*, c'est à dire l'homme au tonneau, était une auberge

ou plutôt une taverne, rendez-vous d'ivrognes et de blasphémateurs.

— Veux-tu me donner une petite bouteille que nous boirons ensemble ? dit Cottolengo à l'aubergiste... Combien te rapporte ce débit de vin ?

— Peu, très peu, répond notre homme: il semble que l'habitude de boire s'est enfuie du monde, comme je voudrais que le choléra s'en allât. Mon vin est bon pourtant. Si les choses continuent ainsi, je serai forcé de le boire tout seul.

— Eh bien, puisque tu n'as guère la chance pour toi, que ne vends-tu ta maison ? Ce serait une bonne fortune ?

— Une excellente fortune ! mais où trouver l'acheteur ? je voudrais tout vendre: tables, sièges, dames-jeannes et même les barriques, la *brenta* (le tonneau) du Piémont.

— Tant mieux, cela nous aidera à boire quelques verres de plus. Mais tu ne veux pas me vendre ta famille, je pense. Voici donc, j'achète tout ce que tu voudras, mais il me le faut à l'instant même. Déménage ta femme et tes petits.

Le vendeur ébahi accepte; il se retire avec sa famille dans les chambres supérieures, laissant un étage et demi; et au milieu de la nuit, Cottolengo vient annoncer au docteur qu'une maison est prête à 60 mètres de la *Piccola Casa*. Eu trois heures un lazaret y a été aménagé et les cholériques y sont transportés; chaque chambre a un lit, un feu allumé et une sœur pour soigner les malades.

La pancarte qui servait d'enseigne au cabaret du *Brentatore* devint une enseigne encore, repeinte avec ces mots de St-Paul, dont le Bienheureux a fait sa devise: *Charitas Christi urget nos* — *La charité de Jésus-Christ nous presse.*

A mesure que s'étendaient les maisons, elles se remplissaient de malades, et à qui lui reprochait d'accepter trop de malheureux, l'ambitieux fondateur répliquait :

« La *Piccola Casa* est trop grande ! Non, non, il nous faut aller jusqu'à la *Dora* (1) et avec l'aide de la Divine Providence nous y irons. Cet établissement grandira si bien qu'il deviendra tout un pays ».

La prédiction est bien réalisée: aujourd'hui l'espace occupé par l'œuvre est de soixante cinq mille mètres carrés, et sa population est de 7.500 personnes.

#### LES FAMILLES.

Les membres de cette grande maison sont divisés en 34 familles, 11 d'hommes et 23 de femmes, suivant l'âge, l'infirmité et les besoins temporels ou spirituels. Chaque famille a sa maison et son enclos comme ses règles particulières. A la tête de chacune un supérieur, simple représentant du Père, l'unique chef de la *Piccola Casa*. Toutefois ces familles peuvent être réduites à deux classes: l'une des serviteurs, l'autre des maîtres, l'une de ceux qui consacrent leur vie au service des

(1) La *Dora* est une petite rivière qui part du Mont Genève comme la Durance et va se jeter dans le Po, un peu au dessous de Turin.

pauvres et l'autre de ceux qui sont secourus, aidés, soulagés dans leur misère.

La première place parmi les *serviteurs* est naturellement à celui qu'on nomme du doux nom de Père; puis viennent les prêtres qui l'assistent. Ensuite les Frères de St-Vincent, qui sont préposés aux diverses familles d'hommes ou de petits garçons, qui sont infirmiers ou employés à divers travaux manuels. Après eux viennent les Vincentines — que le peuple appelle les Cottolenguines — leur première fondatrice fut une dame de la haute société, la Veuve Nasi qui a été pour le Bienheureux ce que la Veuve Legras a été pour St-Vincent de Paul. Elles sont préposées aux diverses familles de femmes ou de jeunes filles; elles sont infirmières dans la *Piccola Casa* et dans divers autres hôpitaux de Turin et d'ailleurs. Elles ont des ramifications si l'on peut ainsi parler, dans les sœurs de Ste-Marthe qui s'occupent de la cuisine et de l'assistance des malades à domicile, dans celles de la Ste-Croix qui ont soin de la lingerie, dans celles de Ste-Eliane qui veillent à la lessive.

A ces familles de serviteurs des pauvres de la *Piccola Casa*, il faut encore adjoindre nombre de personnes du dehors qui lui apportent leur concours, et en particulier ces quarante et plus médecins qui prêtent gratuitement leur assistance, bien qu'il s'agisse pour eux d'un service dur et pénible. Ils continuent les traditions du docteur Granetti, qui s'était mis pour ainsi dire aux ordres du Bienheureux et était à tout instant à sa disposition, et de ce pharmacien Paul Anglesio, qui dès les débuts lui disait: Ne vous mettez pas en souci pour les remèdes: je veux moi aussi contribuer à votre œuvre sainte Mettons-y seulement cette condition que vous ne direz jamais à âme qui vive que je vous les fournis gratuitement. — Ce pharmacien continua ainsi jusqu'à la fin de sa vie.

L'autre classe est celle des *maîtres*, c'est à dire des pauvres assistés. On pourrait qualifier la *Piccola Casa* d'encyclopédie des misères humaines. Orphelins, vieillards abandonnés, estropiés, paralytiques, aveugles, sourds-muets, incurables, scrofuleux, épileptiques, idiots, repentis, toutes les misères de ce monde, excepté les fous furieux; et cela sans distinction d'âge, de sexe, de patrie, de religion. On a droit d'être admis si on est malheureux, et ce sont les plus misérables qui sont les premiers acceptés, quand il y a une place disponible.

Ce titre de *maîtres* était donné aux pauvres dans les règlements des hôpitaux du moyen-âge. « Les règles, nous dit Lallemand, veulent que le pauvre soit considéré et traité comme le maître de la maison. Dans ces asiles retentit toujours la réponse de St-Laurent: *Hi sunt thesauri Ecclesiae; et vere thesauri in quibus Christus est* (1). C'est du pur Evangile, puisque Jésus-Christ veut qu'on le reconnaisse dans la personne des pauvres, promettant de considérer comme fait à lui-même tout ce qu'on fera en leur faveur ».

(1) Ce sont là les trésors de l'Église, et ses véritables trésors, du moment que Jésus Christ est en eux.

## PRIÈRE ET TRAVAIL.

L'oisiveté est bannie de la *Piccola Casa*. Toutes les mains y sont occupées, même les plus débiles, et, si les bras semblent forts, de gros ouvrages tombent dessus.

Le travail pour les valides, frères et sœurs est accablant, et sans l'amour de Dieu, leur vie serait pratiquement intolérable.

Quant aux infirmes, on les occupe selon leurs forces et leurs moyens: sur un soufflet pédalera un manchot; un cul de jatte fait de la couture; d'autres estropiés unissent leurs restes de membres pour se faire relieurs, cordonniers, menuisiers.

On travaille pour les nécessités de la maison, et aussi pour les commandes du dehors. Le gain est dépensé pour la famille qui a fait le travail, et les ouvriers en ont aussi leur part selon le besoin.

Enfin les orphelins, les orphelines, les Tomasini (1) reçoivent l'instruction classique ou professionnelle, selon leur âge et leurs aptitudes.

## LA PRIÈRE.

La prière est continue: les diverses familles se succèdent devant Dieu. Pas de demandes particulières dans les prières qui s'élèvent de la *Piccola Casa*: on y songe davantage à louer Dieu et à le prier, en général, pour son Eglise (2). Cependant

(1) Les latinistes chez Cottolengo sont appelés *Tomasini*, ou disciples de S. Thomas d'Aquin. Ce titre a une histoire qui mérite d'être connue.

Quand il commença à fréquenter l'école primaire, le petit Cottolengo eut beau s'y mettre avec toute sa bonne volonté, rien ne lui entraît dans la tête. Après l'école, il demandait en grâce à quelques uns de ses camarades de lui expliquer la leçon, et ceux-ci malgré tous leurs efforts n'arrivaient pas à lui faire saisir. — Vous autres, leur disait-il, vous comprenez tout, moi, rien de rien.

Ses petits amis perdaient quelquefois la patience et lui disaient: Mais il n'est pas possible que tu ne comprenes pas ça; il n'y a rien de plus simple. Et alors tout heureux, les yeux pleins de larmes, il leur répondait:

— C'est pourtant vrai: je ne comprends rien.

C'était une disposition de la Providence. La maman lui conseilla un jour de recourir au docteur Angèle, à S. Thomas d'Aquin. Joseph obéit et promet au saint, en retour de son assistance, de lui être toujours dévot et de s'appliquer à en imiter les vertus. Sa prière est exaucée et désormais la route des études lui est aplanie. Fidèle à sa promesse, il a toujours porté une grande dévotion à ce saint et a voulu lui laisser dans la *Piccola Casa* un monument de sa reconnaissance avec la famille des *Tomasini*, les jeunes aspirants au sacerdoce.

On a vu plus haut la part que Don Bosco a eue dans cette création.

(2) Qu'est Dieu? Il est le bonheur qui travaille pour répandre sa ressemblance. La créature ne pourra donc être heureuse qu'en se faisant image qui parle de Dieu, miroir qui renvoie vers Dieu le rayonnement de Dieu, jusqu'au jour où elle goûtera le bonheur même de Dieu, dans le dernier et le plus complet des triomphes divins. *Omnes egent gloria Dei. Satiabor cum apparuerit gloria tua*. Tous ont besoin de la gloire de Dieu. Je serai rassasié quand ta gloire se manifestera.

On peut donc affirmer en toute vérité, que le plus grand des bienfaits dont la créature est redevable au Créateur, c'est précisément la gloire de Dieu. L'Église le comprend, quand elle place sur les lèvres de son prêtre à l'autel le cri de la reconnaissance: *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam*. Seigneur nous vous remercions à cause de votre gloire.

... De toutes les prières, qui dans cette vallée de larmes puissent passer par les lèvres humaines et monter à Dieu, la première, celle qui doit précéder toutes les

quelques familles de sœurs ont des intentions spécifiées: c'est ainsi que celles du Sacré Cœur de Jésus prient tous les jours pour la *famille royale*. C'est la prière de la reconnaissance: la maison de Savoie a toujours maintenu les traditions du roi Charles-Albert qui donnait largement au bon Chanoine.

Une prière qui le matin est répétée jusqu'à cinquante fois de suite et qui revient encore souvent dans la journée est celle-ci: « Vierge Marie, faites-nous saints ! *Fateci santi !* ». Le premier jour certains malades en sont suffoqués, mais vite ils se laissent gagner à la contagion de l'exemple. Personne du reste n'est obligé aux prières: l'hôpital accueille tous les malades et ne leur demande rien, pas même un remerciement.

On comprend aisément pourquoi le Bienheureux a voulu que cette demande: *Fateci santi* revienne souvent sur les lèvres des malheureux malades: une pareille formule ne requiert pas un grand effort d'attention et de mémoire, et d'autre part la sanctification de tous ses hôtes est le but de la *Piccola Casa*, comme l'était celle du père de famille de l'Evangile qui disait à ses serviteurs d'aller sur les places publiques recueillir tous ceux qu'ils trouveraient, aveugles, boiteux, estropiés, etc., et de les introduire chez lui, afin que la salle du testin soit remplie de convives.

#### LA SAINTE COMMUNION.

La *Piccola Casa* est littéralement la salle du festin: la prière par excellence, la sainte Communion, y est en très grand honneur.

Les *Vincentines* de Cottolengo ont été une avant-garde des triomphes eucharistiques d'aujourd'hui avec leur persévérance dans la communion de chaque jour. Tout le monde au début s'en scandalisait: administrateurs d'hôpitaux, médecins et même membres du clergé, tous s'efforçaient de modérer cette intempérance spirituelle, ce manque d'humilité, de préparation, etc.

Cottolengo tenait ferme. Il répondait aux administrateurs:

« A cause de leurs travaux et des dangers qu'elles courent, les sœurs ont besoin de force et de secours, et elles le trouvent dans la communion quotidienne qui les enivre envers Dieu et envers les âmes ».

Et à ses filles:

« Si je vous appelle *ciocote* (un peu ivres), c'est bien que vous devez être enivrées du sang de Notre-Seigneur et de sa divine charité ».

Les administrateurs semblaient-ils persécuter leur piété, le Père répondait:

« Messieurs les administrateurs n'ont ni le droit ni le devoir d'empêcher cela, quand les sœurs font leur devoir et plus que leur devoir. Pourquoi les

autres, la plus céleste — c'est la prière même des anges — la plus humaine aussi, comme répondant au besoin de l'homme le plus pressant, à celui dont la satisfaction apportera à l'homme ce qui est pour lui le plus grand bien; prière la plus divine, non pas seulement par son origine, mais encore et surtout parce qu'elle a le secret, au moment où elle jaillit, de faire du Christ, la plus parfaite imitation du cœur de Dieu: c'est la prière que traduit la première demande du *Fater*:

*Mon Dieu, que votre nom soit sanctifié.*

(Jules Grivet: *Etudes*, 20 Déc. 1910).

priver de cette consolation, la seule qu'elles possèdent? Ce qui tient debout la *Piccola Casa*, c'est la prière et la communion. Pour les *Vincentines* en particulier, ce qui les maintient dans la vertu, c'est la communion, *créatrice des vierges* ».

Ne voulait-on pas admettre ses raisons? Il retirait ses religieuses des fondations entreprises, car il y voulait comme à la maison mère, des heures de silence, de prière et de catéchisme expliqué; il y voulait surtout la vie eucharistique.

La charité que les religieuses puisent à cette source divine produit une sainte contagion d'exemple; chaque jour il y a à la *Piccola Casa* de quatre à cinq mille communions, à la chapelle, dans les infirmeries, dans les dortoirs, les femmes communient à peu près tous les jours, et la plupart des hommes les dimanches et jours de fête.

#### LA COMPTABILITÉ A LA PICCOLA CASA. ABANDON A LA PROVIDENCE.

L'abbé Joseph Guillermin a publié dans les *Etudes* de Mai et Juin 1913 trois articles, auxquels nous avons fait ici de larges emprunts. Il raconte entr'autres choses qu'il a essayé de se documenter auprès des bibliothécaires de Turin, leur demandant une histoire, une statistique de la *Piccola Casa*. A bout de recherches, l'un d'eux lui a répondu: *Ma che!* (Allons donc!) que voulez-vous trouver? Cette œuvre extraordinaire est une exception en tous genres. Le gouvernement la dispense de rendre ses comptes. C'est l'Etat dans l'Etat. Quelques conseillers municipaux y ont voulu mettre le nez *il becco* (le bec); mais quand ils ont vu qu'il fallait fournir la *polenta* à 7.000 personnes, ils ont passé à l'ordre du jour.

Il y a quelque quarante ans, le gouvernement avait intimé l'ordre au Chanoine Anglesio, le premier successeur du Bienheureux de mettre la *Piccola Casa* sur le même pied que les autres œuvres pies, d'établir une administration en règle et de rendre chaque année ses comptes à l'autorité compétente.

Le Père répondait: « Jusqu'à présent la *Piccola Casa* a toujours donné ses comptes à la Divine Providence, et on ne peut pas changer de méthode ». Le ministre se le tint pour dit, et peu de jours après venait une lettre du roi déclarant qu'on n'avait qu'à continuer comme par le passé.

Et comment avait-on fait par le passé? Pas de comptabilité, pas de tenue des livres. Le livre des comptes s'est toujours réduit à une seule colonne: *Doit*, celle de l'*Avoir* n'existe pas. Le registre ne s'ouvre que pour retrouver les dettes et les effacer. On ne capitalise jamais.

Le Bienheureux ne pouvait même se résoudre à savoir exactement le nombre de ses religieuses, ou de ses hospitalisés.

Ignorant le contenu de la caisse, il y puisait selon les demandes et les besoins. Une fois, il ne lui restait pour toute fortune que trois ou quatre sous. Il se met à sauter de joie comme un enfant et il va répétant: « Quelle chance! mais quelle chance! A présent on verra bien si c'est le Chanoine Cottolengo qui pourvoit aux besoins de la *Piccola Casa* ou si c'est le bon Dieu. »

La Supérieure des Vincentines se présente un jour à lui toute anxieuse. Elle a tout juste un louis d'or, et elle a un achat important à faire.

— Et où sont ces vingt francs ? demande le Bienheureux.

— Les voilà ! dit-elle.

Et elle les sort de son porte-monnaie.

Le Bienheureux prend la pièce, s'approche de la fenêtre pour mieux l'examiner.

— C'est que cette pièce est belle, dit-il, et qui sait combien elle en produira d'autres !

En même temps il la lance de toutes ses forces dans les champs. La sœur en a perdu la parole et la respiration. Mais le Père lui dit en souriant :

— Tu verras la bonne affaire. Ce soir même, ce louis aura fait un bon coup.

Le soir même en effet un monsieur arrivait, porteur d'une importante somme. En la remettant à la sœur, le bon Chanoine lui disait :

— Te l'avais-je dit, oui ou non, que le louis qui s'est envolé aurait fait un bon coup ? Voilà ce que la Providence nous a envoyé. Tu peux aller maintenant chercher ce qui est nécessaire.

Il engageait ses religieuses à recourir elles aussi à la divine Providence. Un fait entre autres : Un jour il allait partir pour Chérasco où il accompagnait quelques sœurs. Au moment où il sortait, la Supérieure de la Maison lui demande de l'argent.

— Je ne peux rien te donner, répond-il ; je n'ai rien. Mais tu sais bien ce qu'il faut faire. Adresse-toi à la Providence divine et reste tranquille. Il s'en va. Deux heures après, un monsieur se présente. C'est la même sœur qui va ouvrir, et elle se voit remettre deux sacs de monnaie fort pesants. Elle veut savoir le nom du donateur.

— Oh ! ça n'a pas d'importance, dit l'inconnu. Et il s'en va.

Le Bienheureux deux jours après était de retour. Il apprend ce qui est arrivé et il dit :

— Tu le vois bien, je ne suis qu'un instrument entre les mains de la divine Providence. Dans les besoins de la *Piccola Casa*, ce n'est pas à moi qu'il faut recourir, c'est à Dieu, parce que c'est lui qui pourvoit.

Il inspirait cette confiance aux hospitalisés. Il ne voulait pas que dans leurs prières ils demandent à Dieu des biens temporels, parce qu'il se sentait, disait-il, attiré par un autre esprit. Il répétait souvent que dans la *Piccola Casa* on ne devait pas prier pour le pain matériel, du moment que Notre Seigneur nous a enseigné à chercher d'abord le règne de Dieu et que le reste nous serait donné par surcroît.

Il voulait qu'on demande instamment à Dieu la sainteté ; c'est pour ce motif qu'il a prescrit comme nous l'avons vu plus haut la récitation fréquente de cette oraison jaculatoire : Vierge Marie, Mère de Jésus, faites-nous saints.

#### LE BIENHEUREUX ET SES CRÉANCIERS.

Ce même abandon à la divine Providence, il s'efforçait de l'inspirer aussi à tous ceux du dehors avec qui il avait affaire, et en particulier à ceux qui travaillaient pour l'Institut et à ses fournisseurs.

On ne sera pas étonné d'apprendre que dans ses débuts la *Piccola Casa* avait des dettes et même considérables. Les créanciers venaient naturellement réclamer leur dû de temps à autre. Le Père avait-il de quoi les régler, il donnait tout de suite sans exiger aucun reçu. S'il n'avait rien il répondait par quelques exhortations à compter sur la Providence, par quelque plaisanterie de sa façon ; on s'en allait satisfait et on continuait à servir la *Piccola Casa*.

La divine Providence ne faisait point défaut, elle aidait son serviteur d'une manière réellement prodigieuse.

Un des plus forts créanciers de la *Piccola Casa* était l'entrepreneur Copasso qui y travaillait presque toute l'année avec ses ouvriers. Le bon Père lui disait souvent :

— Vois-tu, mon cher, la *Piccola Casa* a beaucoup de travaux à te confier, mais elle est sans argent. Il faut pourtant travailler et comme il faut, parce que le travail que tu fais pour la divine Providence, s'il ne t'est pas payé tout de suite, il le sera certainement et tu ne perdras pas même un centime ; la divine Providence est grande et elle paiera tout ; il est vrai que nous autres actuellement nous sommes dans la gêne, mais ceux qui viendront après nous vivront dans de la ouate.

Le Bienheureux prenait souvent cet homme avec lui dans les voyages qu'il devait faire, et il priait presque tout le temps. Quand il s'interrompait, le bon Copasso qui était préoccupé des engagements qu'il avait avec d'autres fournisseurs, cherchait à amener la conversation sur la question des dettes, mais la réponse invariable était qu'il ne devait nullement se préoccuper, que même si Cottolengo venait à mourir il devait se tenir tranquille ; la divine Providence ne pouvait faire défaut et il ne perdrait pas même un liard ; et la conclusion était celle-ci : Je te le dis encore une fois et il faut que tu te le pendes à l'oreille : La divine Providence protège tout particulièrement ceux qui travaillent pour la *Piccola Casa* ; il seront bénis de Dieu d'une manière spéciale.

#### LA MAIN DE LA PROVIDENCE.

Un samedi soir arrive à la *Piccola Casa*, un menuisier qui avait beaucoup travaillé pour la maison ; il demandait un à-compte pour pouvoir le lendemain régler ses ouvriers. Le Père, qui n'avait rien à lui donner, lui dit : — Attends un moment, et je suis à toi ; et en même temps il se met à parler de diverses affaires à une sœur puis à une autre.

Une heure se passe et le menuisier commençait à s'impatisser. A ce moment entre un monsieur qui salue le Bienheureux, lui baise la main et lui remet un rouleau.

Alors le bon Père dit au menuisier : Tiens, voici ton argent ; va-t-en chez toi. Avec ce qu'il y a là tu pourras payer tes ouvriers et il te restera encore trente francs que tu rapporteras à la petite Marie (1) pour ses dépenses de demain matin.

(1) La petite Marie était une bonne chrétienne qui s'était mise au service du Bienheureux et avait la charge des menus achats.

Le menuisier qui ne connaissait pas encore bien le saint prêtre, ne voulait pas accepter l'argent; mais le bienheureux le plante là, après lui avoir dit d'un ton énergique: « Allons, voyons, il faut obéir. » En route il se disait: Voilà qui est curieux, tout de même; il a reçu un rouleau de je ne sais qui; il me l'a donné sans l'avoir examiné; il ne veut pas que je vérifie moi-même, et il prétend que je rapporte trente francs à la bonne femme. Mais puisque ça y est, nous verrons s'il y a des épines ou des roses.

Rentré chez lui il défait le rouleau; il y trouve le compte exact et trente francs en plus. Il se hâte de revenir à la *Piccola Casa* pour rendre ce surplus à la petite Marie, et il disait: Le Chanoine ne compte pas l'argent comme font les autres, et je commence à me persuader que c'est un saint.

Or ces faits étaient, peut-on dire, l'affaire de tous les jours.

Une fois la *Piccola Casa* se trouvait depuis plus de 15 jours dans la plus grande gêne, et le Père était à tel point harcelé par les créanciers qu'ils semblaient s'être tous entendus pour le tourmenter. Quel remède à la situation? Il va dire à la sœur de la conciergerie que de toute la journée il ne veut voir âme qui vive; il s'enfermera dans sa chambre et passera toute la journée en prières. Quatre heures s'étaient déjà écoulées, quand un étranger se présente qui insiste pour parler au Supérieur: il est venu de loin et a même traversé la mer. Les sœurs le prient de patienter un peu. Mais il dit à l'une d'elles d'aller dire au Père qu'il y a quelqu'un qui l'attend; elle peut aller sans crainte, elle ne recevra aucun reproche.

La sœur, encouragée par ces assurances s'en va, puis revient introduire l'étranger. Celui-ci, à peine entré, dépose sur la table une somme considérable, souhaite le bonjour au Père et se retire.

Le Bienheureux remercie le ciel avec son exclamation favorite: *Deo Gratias*; il appelle les sœurs et leur montrant toute cette fortune, leur dit à plusieurs reprises: Vous voyez cette Providence! ô chère Providence! Que le bon Dieu est bon! Ce monsieur que je ne connais d'aucune façon, venir de si loin pour m'apporter tout cela! Oh! la divine Providence! la divine Providence!

Une autre fois un créancier qui s'était présenté à plusieurs reprises, à bout de patience, vient trouver le Père et le menace même de mort, s'il n'est pas payé sur l'instant. Le Père demande humblement un nouveau sursis, car dans toute la maison il n'y a pas même un écu. Mais l'autre ne veut rien entendre; il s'emporte avec plus de violence, il tire de sa poche un pistolet et déclare qu'il va en finir, s'il n'est pas payé sur l'heure.

Dans cette extrémité, le Père a une inspiration, il porte la main à une poche de sa soutane; il y rencontre un petit rouleau, il le prend. Il y avait toute la somme due à ce forcené, plus une pièce d'or qui tombe à terre et s'en va rouler dans un coin. En remettant cette somme au créancier, le Père lui assurait qu'avant ce moment-là il n'avait pas même un centime sur lui; mais cet honnête homme, ayant pris son argent, s'en allait aussitôt.

Cette scène violente avait profondément ému

le Bienheureux qui appelle la Supérieure et lui demande un cordial. Ensuite il lui dit: Regarde bien par terre, tu trouveras une pièce d'or. Elle cherche et la remet au Père, qui lui dit: Tu vois, c'est la pièce du miracle! La divine Providence a envoyé celle-ci avec beaucoup d'autres pour régler ce créancier; garde-la précieusement, parce que, je te le répète, c'est un miracle que la Providence vient de faire il y a quelques minutes.

En dehors de ces faits qui se sont répétés souvent, que de fois il est arrivé qu'au moment du repas, alors qu'on n'avait rien à donner aux hospitalisés, il arrivait à l'improviste des chargements de provisions de toutes sortes, et ceux qui les apportaient ne voulaient dire ni d'où ils venaient ni qui les envoyait.

Un jour, les batteries alpines reviennent du tir; le colonel particulièrement satisfait, donne une paye supplémentaire; tous nos artilleurs courent à l'auberge. Mais on a déjà fait la soupe, à qui la laisser? Si on l'envoyait à Cottolengo? Or, celui-ci à cette heure même, avec tous ses pauvres, attendait.

Pareilles *coïncidences* sont fréquentes dans la vie de beaucoup de Saints. On connaît celles de la vie du Curé d'Ars. Le *Bulletin* en a cité et en citera encore de semblables au sujet de Don Bosco et de ses divers Instituts.

Celui qui a établi les lois de la nature se réserve le droit d'agir en dehors de ces mêmes lois en faveur de ceux qui ont tout laissé pour Lui.

Dans les débuts, tandis que le Bienheureux dépensait au fur et à mesure tout ce qu'il recevait, sans jamais rien vouloir garder, se confiant en la Providence pour le lendemain, il disait souvent: Je veux voir quel est celui qui finira par perdre la partie, si c'est la divine Providence ou moi. Jusqu'à présent, c'est elle qui a toujours eu le dessus, et à dire vrai, quoique ce soit constamment elle qui gagne, je n'en suis pas du tout fâché.

#### CIRCONSTANCES QUI ONT ACCOMPAGNÉ LA MORT DU BIENHEUREUX.

*Désir du ciel.* — Cet homme de la Providence ne s'épargnait aucune fatigue, quand il savait pouvoir la servir; il ne dissimulait pourtant pas son ardent désir de se voir libéré du poids de son corps, pour s'élever librement vers son Dieu. Parlait-il de la nécessité de la mort avec tel ou tel de ses amis, c'était pour lui une joie, une fête, et il finissait par s'écrier: « Que la terre est laide! comme le Paradis est beau! ».

*Il prédit sa mort.* — Il est certain qu'il connaissait par révélation, l'époque, l'endroit, la chambre et même le lit où il devait mourir.

En 1828, il avait acheté un lit en fer pour pouvoir dormir à la *Volta Rossa* au milieu de ses malades; mais il ne put l'utiliser, parce que le Chanoine Valletti lui défendit de passer la nuit hors de la Communauté.

En 1830, il fait porter à la conciergerie de la *Piccola Casa* ce même lit qui n'avait encore servi à personne, et il dit à la sœur portière: « On viendra demander ce lit pour le porter à Chieri chez mon frère le Chanoine. »

La sœur lui fait respectueusement observer qu'il vaudrait peut-être mieux le garder à Turin; à Chieri son frère n'en a pas besoin.

— Non, non, il faut qu'il soit porté à Chieri chez mon frère, parce que j'irai mourir à Chieri et sur ce lit.

— Dieu fasse, répond la bonne sœur, que je n'aie pas à être témoin d'un pareil malheur!

— Ce n'est pas un malheur, reprend le bon Père, et quant à toi, certainement tu ne le verras pas: à ce moment-là, tu seras en pleine campagne et assez loin de Turin.

Et en effet, douze ans après cette conversation, au moment de la mort du Bienheureux, cette sœur était attachée à l'hôpital de Moncalvo, dans le Monferrat.

A Chieri, le Chanoine Louis Cottolengo voit arriver le lit en question, sans avis préalable; il l'accepte en attendant des éclaircissements.

Quelque temps après, il reçoit un paquet avec un billet de son frère pour l'aviser qu'il lui faisait tenir la literie. Le Chanoine fait donc préparer le lit qu'il allait garder ainsi pendant douze ans, sans que personne s'en serve.

Cependant, à mesure que l'heure de la récompense approchait, le Bienheureux en parlait avec la plus grande allégresse: l'année qui a précédé sa mort, il s'en est entretenu souvent avec ses amis et connaissances, avec le personnel de la *Piccola Casa* et surtout avec les sœurs du Suffrage (1), sans omettre cette circonstance qu'il irait mourir à Chieri.

Le jour de son départ de la *Piccola Casa*, il y avait autour de la voiture tous ceux qui avaient pu venir (1). On pleurait, on lui demandait sa bénédiction. Une sœur s'approche le plus qu'elle peut et lui dit:

— «Père, vous êtes malade... et nous ?

— «En ce monde, c'est vrai, je ne puis plus guère vous aider; mais ne vous troublez pas; à peine au ciel où l'on peut tout, je m'attacherai au manteau de la Madone; j'aurai toujours les yeux sur vous, je verrai tout ce que vous faites, et je continuerai toujours d'être votre père. De votre côté, souvenez-vous de ce que vous dit ce pauvre vieux. J'ai encore une chose à vous donner et c'est ma bénédiction. Recevez-là; c'est la dernière que je vous donne » (2).

Arrivé à Chieri chez son frère, il se met presque aussitôt sur ce lit qui attendait depuis douze ans. Puis il demande à son frère de ne laisser approcher personne pendant trois jours qu'il voulait passer dans le recueillement. Après ces trois jours, il reçoit divers membres de sa famille, plusieurs de ses Vincentines; enfin, muni des Sacrements, toujours calme et tranquille, il répète cette invocation qui lui était familière: Marie ma bonne Mère, Marie ma bonne Mère; il ajoute à haute voix: *Laelatus*

(1) Famille de religieuses cloîtrées de la *Piccola Casa* qui offrent toutes leurs prières, communions et pénitences pour les âmes du Purgatoire. Trois par trois elles sont constamment de garde devant le S. Sacrement. Leurs prières sont surtout le *Miserere* et le *De profundis*.

(2) Cette scène du départ était représentée dans la Basilique S. Pierre, au jour de la Béatification, par un grand tableau qui montrait en vivante composition le Bienheureux faisant ses adieux à la *Piccola Casa*.

*sum in his quae dicta sunt mihi in domum Domini ibimus*, et il expire le sourire sur les lèvres, le 30 avril 1842 (1) à huit heures du soir.

*Aux lecteurs du Bulletin qui désireraient avoir plus de détails sur le Bienheureux Cottolengo nous signalerons la Vie du Bienheureux Cottolengo par le P. Gastaldi, traduction de Mgr Postel, in-8 de 470 pages, 3 fr. 50 broché (majoration comprise) franco 4 fr. Librairie S. Pierre, place d'Armes, 40, NICE.*

(1) Il est à remarquer que c'est à cette même date du 30 avril qu'a été proclamé dans la Basilique S. Pierre de Rome le décret de Béatification.



### La Brabançonne.

#### I.

Après des siècles d'esclavage,  
Le Belge sortant du tombeau  
A reconquis par son courage  
Son nom, ses droits et son drapeau.  
Et ta main souveraine et fière  
Désormais peuple indompté  
Grava sur ta vieille bannière  
Le Roi, la Loi, la Liberté (bis).

#### II.

Marche de ton pas énergique  
Marche de progrès en progrès  
Dieu qui protège la Belgique  
Sourit à tes mâles succès.  
Travaillons; notre labeur donne  
A nos champs la fécondité  
Et la splendeur des arts couronne  
Le Roi, la Loi, la Liberté (bis)

#### III.

Ouvrons nos rangs à d'anciens frères  
De nous trop longtemps désunis.  
Belges, Bataves, plus de guerres  
Les peuples libres sent amis.  
A jamais resserrons ensemble  
Les liens de la fraternité;  
Et qu'un même cri nous rassemble  
Le Roi, la Loi, la Liberté (bis)

#### IV.

O Belgique, ô mère chérie,  
A toi nos cœurs, à toi nos bras!  
A toi notre sang, ô patrie!  
Nous le jurons tous, tu vivras.  
Tu vivras toujours grande et belle  
Et ton invincible unité  
Aura pour devise immortelle  
Le Roi, la Loi, la Liberté (bis)

# VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'Abbé J. B. LEMOYNE

— PRÊTRE SALÉSIEU —

## DEUXIÈME PARTIE.

### CHAPITRE IV (suite).

Vers ce même temps, plusieurs ecclésiastiques et parmi eux Don Nasi, qui voyaient quel trésor de science et de vertu il y avait en Don Bosco, et qui comprenaient combien son zèle était nécessaire au salut de la jeunesse, appréhendaient vivement qu'il s'éloigne de Turin: ils firent des démarches auprès de Don Cafasso pour qu'il détournât l'archevêque de l'idée de l'envoyer dans quelque paroisse éloignée. Et Don Cafasso, qui était déjà du même avis, va trouver un de ses intimes, Don Borel, ancien chapelain de Sa Majesté, et Directeur de l'Œuvre du Refuge.

— Mon cher, lui dit-il, je viens vous prier de recevoir chez vous comme convive un excellent prêtre.

L'autre est tout étonné de se voir proposer un auxiliaire; car il ne se refusait jamais à prêcher ou à confesser, au contraire: il répond:

— Mais je n'ai pas besoin d'aide: il n'y a même pas assez de travail pour un seul, ici.

— Rendez-moi ce service: je me charge de tous les frais.

— Mais qu'est-ce qu'il va faire ici, ce prêtre?

— Vous lui laisserez la liberté de s'occuper comme il l'entendra, répliqua Don Cafasso en souriant, et il continue: — Nous avons à l'Institut un jeune prêtre nommé Jean Bosco, le même qui, vous devez le savoir, a commencé une œuvre de jeunesse pour les petits garçons. Il a fini son cours de morale l'année dernière; cette année il est resté comme répétiteur du cours de morale et comme confesseur à l'église publique. Le moment est venu pour lui de prendre un emploi et de céder à d'autres sa place à l'Institut. Si on le laisse partir pour quelque paroisse de campagne comme vicaire, c'est une énergie perdue: il aura un champ d'action trop limité, et il ne pourra pas réaliser tout le bien que le bon Dieu attend de lui. Voyez un peu s'il y a moyen de le retenir à quelque titre dans notre ville. C'est de nécessité absolue. Avec son activité et son zèle, il fera un grand bien à la jeunesse. La Providence le destine à devenir l'Apôtre de Turin.

Don Borel, qui était déjà affectionné à Don Bosco, est enchanté de cette proposition; il

l'accepte volontiers. Justement, quelques semaines auparavant, la Marquise de Barolo l'avait chargé de chercher un Directeur spirituel pour le petit Hospice, et il alla aussitôt proposer Don Bosco. La Marquise approuve le choix, tout en répondant que pour recevoir le titulaire il faut attendre encore quelques mois, lorsque le bâtiment dont la construction est à peine achevée sera prêt à servir.

Mais Don Borel insiste:

— Ce jeune prêtre, il faut l'accepter sans retard, sinon on l'enverra ailleurs et nous ne pourrions plus l'avoir; et ce n'est pas un homme qu'il faille laisser perdre.

La Marquise consentit aussitôt et assigna dès ce jour un traitement annuel de 600 frs.; en même temps, Don Borel offrait pour logement un de ses appartements au Refuge.

Tandis que ces démarches allaient leur train, Don Cafasso appelait Don Bosco, et feignant de vouloir revenir sur le conseil qu'il lui avait donné plusieurs mois auparavant, il lui disait:

— Vos études sont maintenant terminées; le moment est venu de vous en aller en pleine campagne travailler au bien des âmes; les besoins sont urgents et la moisson est abondante. A quoi vous sentez-vous le plus incliné?

— A ce qu'il vous plaira de me fixer.

— Eh bien, il y aurait trois postes en vue: celui de vicaire à Buttigliera, de répétiteur de morale à l'Institut, et de directeur du petit Hospice du Refuge. Quel est votre choix?

— Décidez vous-même.

— Ne sentez-vous pas de l'attrait pour l'un ou l'autre de ces postes?

— Ce qui m'attire, c'est la jeunesse. Disposez de moi comme bon vous semblera: je verrai la volonté de Dieu dans votre décision.

— Mais en ce moment, quel désir avez-vous au cœur? quelle est la pensée qui vous préoccupe?

— En ce moment il me semble que je suis au milieu d'une multitude d'enfants qui m'appellent à leur aide.

— Eh bien, conclut Don Cafasso, allez prendre quelques jours de vacances; pendant ce temps je songerai à vous, et à votre retour je vous indiquerai votre destination.

On était à la mi-septembre, et Don Bosco avait accepté d'aller prêcher une mission à Ca-

nelli. Le matin du départ, Don Cafasso le fait appeler et lui dit :

— Je désire que vous me disiez si vous avez pensé à ce que je vous ai dit.

— Si vous voulez connaître mon idée, je désirerais demeurer à l'Institut.

— C'est bien : allez maintenant à votre affaire.

Don Bosco avait choisi l'Institut, parce qu'il ne voyait pas d'autre moyen de continuer à rassembler ses petits amis.

Il partit donc pour Canelli, en compagnie de Don Charles Palazzolo, cet ancien sacristain de la Cathédrale de Chieri, à qui il avait fait classe de latin pendant deux ans, qui avait pris la soutane avec lui et comme lui aussi était arrivé au sacerdoce. Ils faisaient tous deux la route à pied, et chemin faisant ils se trouvèrent en la compagnie d'un charretier qui s'imaginait faire avancer plus vite ses chevaux à force de jurons. Don Palazzolo reprit vivement le charretier, qui au lieu de se rendre à ses raisons, se mit à le menacer. Don Bosco s'interpose alors, et par sa douceur gagne si bien le cœur de ce brave homme, qu'au bout d'un moment il entendait sa confession dans un pré sur le bord de la route.

Il prêcha plusieurs jours à Canelli, et se remit ensuite en route pour Châteauneuf, où il prêcha la neuvaine du Rosaire; là aussi il y eut comme à Canelli affluence à son confessionnal. Sa méthode de prêcher simple, claire, attrayante, produisit les fruits les plus heureux au milieu des populations.

Ses vacances finies, le Serviteur de Dieu revient à l'Institut, auprès de son incomparable maître et ami. Il n'en reçoit aucune nouvelle communication, et il juge à propos de ne rien demander; mais au bout de quelques jours, Don Cafasso le prend à part et lui demande avec bonté :

— Pourquoi ne m'interrogez-vous pas sur votre nouvelle destination?

— Parce que, reprit Don Bosco, je veux voir la volonté de Dieu dans votre décision, et je tiens à n'y rien mettre de mien; envoyez-moi n'importe où il vous plaira, et j'y vais tout de suite.

— Alors, faites votre paquet et allez au Refuge. Vous y serez comme directeur du petit Hospice de Sainte-Philomène, et vous vous occuperez avec Don Borel à faire du bien aux jeunes filles de cet Institut: Dieu ne manquera pas de vous montrer, même au Refuge, ce que vous pourrez faire pour les petits garçons.

Le Refuge est une de ces Institutions providentielles comme il y en a plusieurs à Turin. Elle est au Valdocco, et c'est la première par ordre de date des nombreuses fondations charitables, dues à la zélée, active et pieuse dame

Juliette Colbert, femme du Marquis Tancredi Falletti de Barolo. Nombre de pauvres jeunes filles cherchaient dans leur détresse une main bienfaisante qui les réhabilite: la généreuse Marquise fit élever un asile capable de recevoir deux cents personnes, le mit sous le vocable de Marie *Refuge des pécheurs*, et le confia à l'Institut des Sœurs de S. Joseph. Mais un certain nombre de ces jeunes filles ayant manifesté le désir de se consacrer à Dieu pour toute la vie, elle fit construire pour elles, à côté du Refuge, le monastère Sainte Marie-Magdeleine; ensuite, elle fondait encore comme dépendance du Monastère la maison des petites Madeleines, destinée aux jeunes filles au-dessous de quatorze ans qui avaient besoin d'être retirées du danger. Enfin, en 1844, elle érigeait l'Hospice de Sainte-Philomène attendant au Refuge et aux Madeleines: cette maison destinée aux petites filles estropiées et infirmes venait à peine d'être achevée, quand Don Bosco en était nommé aumônier: il obtint l'autorisation de recevoir, les jours de fête, son petit bataillon tout à côté, dans l'appartement qui lui fut destiné comme logement.

« Le second Dimanche d'Octobre de cette année (1844), écrit le Vénérable dans ses *Souvenirs*, je dus apprendre à mes enfants que l'Oratoire serait transféré au Valdocco. Mais comme je n'avais rien de précis sur l'endroit, les moyens, les personnes, j'étais fort en souci. La veille au soir, je me mis au lit le cœur très inquiet. Dans cette même nuit je fis un nouveau songe qui me sembla confirmer celui que j'avais déjà fait aux Becchi, à l'âge de dix ans. Le voici: Je rêvai donc que je me trouvais au milieu d'une multitude de loups, de chèvres, d'agneaux, de brebis, de moutons, de chiens et d'oiseaux. Tout cet assemblage faisait un bruit, un tapage ou plutôt un vacarme à frapper d'épouvante les plus intrépides. Je voulais fuir, quand une Dame très bien mise, au costume de bergère, me fit signe de suivre et d'accompagner ce troupeau étrange, auquel elle-même ouvrait la marche. On va ainsi en divers endroits; on fait trois haltes ou arrêts; à chacune de ces haltes un grand nombre de ces animaux se changeaient en agneaux dont le nombre allait toujours croissant. Après avoir beaucoup marché, je me trouve dans une prairie où tous ces animaux sautaient et paissaient ensemble, sans que les uns cherchent à nuire aux autres.

« Accablé de fatigue, je voulais m'asseoir au bord de la route qui longeait le pré, mais la bergère m'invite à continuer mon chemin. Après encore un peu de marche, je me trouve dans une vaste cour entourée d'un portique; à l'extrémité il y avait une église. Je m'aperçois alors que les quatre cinquièmes des animaux sont devenus des agneaux, puis leur nombre augmente im-

mensément. En même temps je vois arriver des bergers en nombre toujours croissant qui prennent soin du troupeau. Ces bergers étant devenus fort nombreux, s'en vont de divers côtés s'occuper d'autres troupeaux semblables pour les conduire en diverses bergeries.

« Je voulais m'en aller, parce qu'il me semblait que le moment était venu de célébrer la sainte Messe, mais la bergère m'invite à regarder vers le midi. Je regarde et je vois un champ planté de maïs, de pommes de terre, de choux, de betteraves, de laitues et de divers d'autres légumes. — Regarde encore! me dit-elle. — Et j'aperçois une grande et belle église. L'orchestre, la musique instrumentale et vocale m'invitaient à chanter la Messe. Dans l'intérieur de cette église était une banderole blanche sur laquelle était écrit en gros caractères: *Hic domus mea, inde gloria mea* (1). Toujours dans ce songe, je me mets à demander à la bergère l'endroit où je me trouvais, et ce que signifiait ce chemin parcouru, ces arrêts, cette maison, la première et la seconde église.

— « Tu comprendras tout, me dit-elle, quand tu verras des yeux du corps ce que tu ne vois maintenant qu'avec ceux de l'esprit.

« Mais me croyant bien éveillé, je lui dis:

— « J'y vois très clair, et avec les yeux de mon corps: je sais où je vais et ce que je fais.

« A cet instant retentit le son de l'*Angelus* à l'église S. François d'Assise et je m'éveille.

« Ce songe m'avait occupé presque toute la nuit: il y avait encore beaucoup d'autres détails. J'en compris fort peu le sens, car me défiant de moi-même, j'y prêtais peu de foi; mais je compris toutes ces choses au fur et à mesure de leur réalisation. Et même plus tard, ce songe rapproché d'un autre, a servi de base à toutes les décisions que j'ai eu à prendre au Refuge ».

En attendant, le second Dimanche d'Octobre, dédié à la Maternité de la Sainte-Vierge, le Vénéral annonçait à son jeune bataillon qu'on allait transporter près du Refuge, sa nouvelle habitation. De prime abord, les enfants en furent quelque peu déconcertés; mais quand il leur eut dit pour les rassurer qu'il les conduirait à un autre S. François plus vaste, plus beau, mieux aménagé, et qu'ils y pourraient chanter, courir, sauter, se récréer à volonté, ils furent au comble de la joie, et chacun attendait avec impatience le dimanche suivant, pour voir les nouveautés que leur imagination juvénile se plaisait à créer.

Voilà donc que le troisième Dimanche d'Octobre, dès l'après-dîner, une foule d'enfants de conditions et d'âges différents, se déversent sur le Valdocco à la recherche de Don Bosco et du nouvel Oratoire.

— Où est Don Bosco? Où est l'Oratoire? Nous voulons Don Bosco! Don Bosco! criaient-ils à tue-tête.

C'était une invasion. A ces cris, à ces appels, les habitants du quartier commençaient à s'effrayer, il craignaient que ces enfants ne fussent venus là pour mal faire. Personne n'avait entendu parler de Don Bosco et de l'Oratoire; aussi leur répondait-on de mauvaise humeur:

— Qu'est-ce que vous voulez avec votre Don Bosco, avec votre Oratoire? Allez-vous-en, tas de galopins!

Les enfants, croyant qu'on se moquait d'eux, insistent plus impérieusement. Les autres se tiennent pour offensés et s'appêtent à en venir aux voies de fait: la chose aurait mal tourné, si Don Bosco, qui avait entendu les cris de ses amis, n'était sorti de chez lui.

A son apparition, les voilà qui s'écrient tous ensemble:

— Oh! Don Bosco! Don Bosco! Où est l'Oratoire? Nous venons pour l'Oratoire! et ils s'empressent autour de lui, oubliant toutes leurs discussions.

A cette volte-face les gens passent de la colère à l'étonnement, ils ouvrent de grands yeux et se demandent ce que c'est que ce prêtre et ces enfants, et ce qu'ils veulent.

Don Bosco dit alors aux enfants que l'Oratoire, le véritable n'est pas encore terminé, et qu'en attendant ils peuvent venir dans sa chambre: elle est grande et elle en tiendra lieu. Ils se précipitent tous vers l'escalier, luttant à qui sera le premier arrivé dans la chambre de Don Bosco; ils en occupent bientôt tous les recoins. Ce Dimanche-là, les choses se passèrent assez bien. Ils n'eurent certainement pas le moyen de se livrer à tous leurs ébats, comme ils se l'étaient imaginé; mais la bonté de Don Bosco, ses manières aimables, ses bonnes plaisanteries, leur tinrent lieu de tout. On fit même un peu de catéchisme, accompagné de quelque histoire édifiante; il y eut un cantique à la Sainte-Vierge, en somme tout comme on avait fait jusqu'alors à S. François d'Assise.

Mais le dimanche suivant, on se trouvait fort dans l'embarras: aux anciens s'étaient adjoints un certain nombre d'autres du voisinage, et il n'y avait plus de place pour tous. La chambre, le corridor, l'escalier, tout était encombré d'enfants. Tandis que Don Bosco faisait le catéchisme et l'explication de l'évangile dans sa chambre, Don Borel en faisait autant à ceux qui étaient entassés sur les marches de l'escalier. C'était chose curieuse que de voir comment ils prenaient leur récréation: l'un allumait le feu, l'autre l'éteignait; celui-ci balayait la chambre sans l'avoir arrosée, celui-là époussetait les meubles, et tout était mis sens dessus-dessous, tandis que

(1) C'est ici ma maison; d'ici resplendira ma gloire.

les plus grands cherchaient à tout remettre en place. Et le Vénérable, que faisait-il? Il regardait faire et riait de bon cœur, se contentant de recommander qu'on n'abîme rien.

Ce local n'était pas certainement le plus indiqué pour y faire les pratiques de piété; et pourtant on y passa saintement six jours de fête. Le matin, après avoir entendu quelques confessions, le Vénérable les conduisait tous entendre la Messe tantôt dans une église de la ville, tantôt dans une autre; et ils s'y rendaient pressés autour de Don Bosco, en récitant à haute voix leur chapelet. Le plus souvent on allait à la Consolata. Pour le salut, il les conduisait à la chapelle des écoles de la rue Sainte-Barbe tenues par les Frères des Ecoles Chrésiennes, où il se rendait déjà depuis quelque temps pour prêcher et pour confesser.

Plusieurs des anciens nous ont raconté que le matin de la fête de la Toussaint, ils étaient là plus de deux cents dans ces locaux peu spacieux, attendant pour se confesser. Comment faire? Il n'y avait que deux confesseurs et les pénitents étaient serrés comme des anchois.

— Il n'y a pas moyen de continuer ici, fit remarquer Don Bosco, il faudrait aviser à avoir un local plus approprié.

Le Vénérable s'en va trouver alors Mgr Frasoni et lui expose ce qui a été fait avec son agrément, le bien qui en est déjà résulté et celui plus grand encore que l'on peut espérer pour l'avenir. L'archevêque lui demande:

— Ces enfants ne pourraient-ils pas fréquenter leur paroisse?

— Un bon nombre sont étrangers et ne passent qu'une partie de l'année à Turin; ils ne savent même pas à quelle paroisse ils appartiennent; beaucoup sont mal vêtus, parlent un patois presque incompréhensible, de sorte qu'ils ne comprennent presque rien et ne se font guère mieux comprendre; il y en a qui sont trop grands pour oser se mettre sur les bancs avec des petits mieux instruits. Enfin, ceux-là même qui sont de la ville, vont rarement à l'église, à cause de la négligence des parents, soit parce qu'ils aiment mieux aller s'amuser ou que de mauvais camarades les entraînent.

— Eh bien, allez, répondit le vénéré Prélat, et faites comme bon vous semble. Je vous accorde tous les pouvoirs dont vous pouvez avoir besoin. Je vous bénis, vous et votre œuvre, et je me ferai un devoir de vous aider de mon mieux! D'après ce que vous me dites, il vous faudrait un local qui réponde mieux aux besoins. Si vous alliez voir la Marquise de Barolo: je vais lui écrire moi-même; peut-être pourra-t-elle vous trouver ce qu'il vous faut dans le voisinage du Refuge.

Le Serviteur de Dieu alla trouver la Marquise,

et comme le petit Hospice ne devait s'ouvrir qu'en août 1845, il obtint d'elle de transformer en chapelle pour ses enfants deux salles du nouveau bâtiment.

Tel est l'endroit que la divine Providence avait marqué pour servir de première chapelle à l'Oratoire. L'archevêque, par une décision en date du 6 Décembre, autorisait le Serviteur de Dieu à la bénir, à y célébrer la sainte Messe, à y donner la bénédiction du T. S. Sacrement, à y célébrer des neuvaines et des *triduum*s. On en fit l'inauguration à une date toujours rappelée avec amour, celle du 8 Décembre, en cette fête de l'Immaculée, dont le manteau devait, selon le désir de Don Bosco, protéger l'Oratoire et tous ses enfants. Ce fut Don Bosco lui-même qui bénit l'humble chapelle qu'il dédiait à S. François de Sales; il y célébra la sainte Messe et distribua la Communion à un certain nombre d'enfants. C'est de cette manière qu'il solennisait le 3e anniversaire de la fondation de l'Oratoire.

Il est plusieurs circonstances qui ont rendu cette journée mémorable; la première, la pauvreté de la chapelle; la seconde, le mauvais temps qui n'aurait pu être pire, mais qui n'empêcha pourtant pas les enfants de venir en grand nombre. La neige était haute ce jour-là et tombait dru comme sur le sommet des montagnes, et en tourbillons: le froid était vif et il fut nécessaire de porter dans la chapelle un grand *brasero*. Mais la circonstance que pas un des assistants n'a oubliée, c'est que des larmes perlaient dans les yeux de Don Bosco, pendant qu'il accomplissait le rite sacré. Il pleurait de consolation.

## CHAPITRE V.

### A LA RECHERCHE D'UNE DEMEURE FIXE.

*S. François de Sales choisi comme patron du premier Oratoire — Ouverture des écoles du soir et du dimanche — Deux fêtes charmantes — Admirable activité du serviteur de Dieu — Ses visites à l'Institut ecclésiastique — Il publie divers opuscules — Confesseur polyglotte — Zèle industriel pour convertir les prisonniers — Une conversion miraculeuse — L'église de S. Pierre-ès-liens — La Mairie défend de faire le catéchisme dans cette église — La servante du Chapelain — Une lettre d'accusation — Deux tristes accidents — Démarches infructueuses de Don Cafasso pour faire nommer Don Bosco chapelain de S. Pierre.*

L'idée de mettre l'œuvre naissante sous le patronage de S. François de Sales, Don Bosco l'avait déjà eue, alors qu'il était encore à l'Institut ecclésiastique; Don Borel et Don Cafasso, l'avaient

## En quoi consiste un procès de Béatification.

Il en est peu qui se fassent une idée exacte d'une Cause de Béatification et des diverses phases par lesquelles elle passe successivement. On ne se doute pas de la procédure minutieuse et sévère qui la régit: or il y a là une preuve éloquente de la prudence de l'Eglise, et de la gravité avec laquelle elle traite une affaire si importante pour la Religion; aussi avons-nous jugé utile de donner un bref résumé des diverses phases de la cause de Béatification du Chanoine Cottolengo.

Cette cause a commencé à Turin le 16 février 1863 par le procès informatif diocésain sur la réputation de sainteté du Serviteur de Dieu, sur ses vertus et sur ses miracles. Ce premier procès a duré jusqu'au 15 Mars 1873. Il a occupé en tout 588 sessions qui se sont tenues les unes dans l'église de la Piccola Casa, les autres dans la chapelle de l'Archevêché ou dans celle du Séminaire.

Pour présider aux séances en qualité de juges ou d'assesseurs, il y a eu simultanément ou successivement, outre l'Archevêque et le Vicaire Général du Diocèse, onze Chanoines et Curés.

On y a interrogé 24 témoins, au nombre desquels étaient l'évêque de Mondovì et celui de Pignerol, deux frères et une sœur du Serviteur de Dieu, des ecclésiastiques, des laïques, entre autres plusieurs médecins et des sœurs de la *Piccola Casa*.

Le Saint Siège, à la réception de ces documents, a examiné si tout s'était passé régulièrement, et après la procédure d'usage, le Souverain Pontife Pie IX, en date du 19 Juillet 1877 émanait le décret d'Introduction de la Cause, c'est à dire du procès apostolique; et le Serviteur de Dieu était déclaré *Vénéérable*.

C'est alors qu'à Turin, à l'officialité diocésaine, on a commencé le principal des procès apostoliques, celui qui porte sur la vie, les vertus et les miracles. Il s'est fait, comme de coutume, en deux reprises, et a duré jusqu'au 29 Juillet 1887, occupant 406 séances, dont les procès verbaux couvrent 4583 pages in-folio.

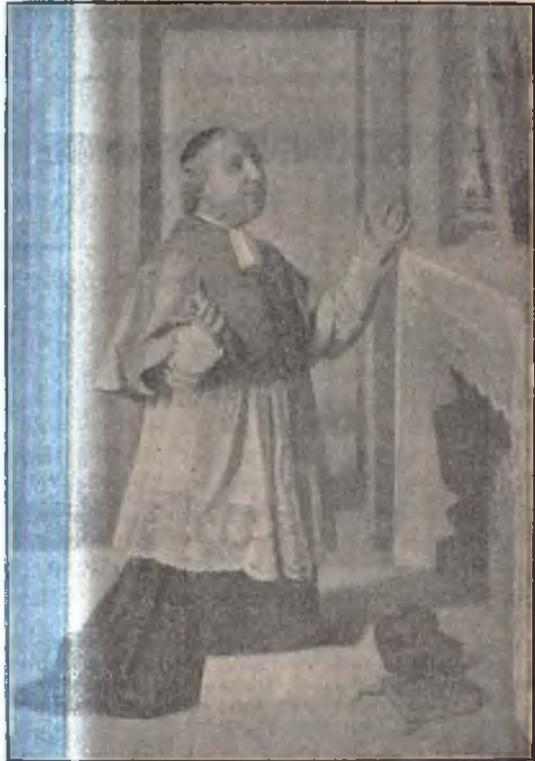
On y a interrogé 19 témoins présentés par le postulateur de la Cause, plus deux autres appelés d'office. Citons entre autres témoins le Chanoine Anglesio, premier successeur du Bienheureux, et le comte César Trabucco di Castagnetto, ancien ministre du roi Charles-Albert.

Ce procès a été suivi d'autres moins importants: du procès sur la preuve de *non-cultu*, en 1873, pour certifier que jamais il n'avait été rendu de culte religieux au Vénéérable; d'un autre en 1883 sur la *réputation de sainteté, sur les vertus et les miracles*; en 1883 encore sur *les écrits* et sur les miracles obtenus depuis la mort (1), et proposés pour obtenir

(1) Aux fêtes de la Béatification, ces deux miracles étaient représentés sur deux étendards dus au pinceau d'un artiste romain, M. J. B. Conti. Les inscriptions latines que se lisent au-dessous résument le miracle commémoré par l'artiste. On lit d'un côté: *Maria Liberata Re, invocato Joseph Benedicti nomine, e cystite gravissima et letifera infectione mox penitus convalescit.* • Marie Liberata Re, après invocation de Joseph-Benoît, est guérie d'une très grave cystite et d'une infection mortelle ». Cette guérison fut obtenue le 30 avril 1856. Une double apparition de nouveau Bienheureux l'avait marquée: dans

la Béatification. En Octobre 1886, on faisait une première reconnaissance publique de ses restes, et une autre avait lieu en Décembre 1916.

Les actes des procès apostoliques de Turin étaient transmis à la Sacrée Congrégation des Rites, pour être examinés et discutés avec le concours des juges, consultants, avocats et experts, afin d'établir la preuve de l'héroïcité des vertus surnaturelles et la valeur des miracles attribués au Serviteur de Dieu. En dernier lieu, c'est le Saint Père qui devait intervenir comme juge suprême.



Le Bienheureux Cottolengo.

Ainsi le 30 Avril vers 5 h. 45 du soir, dans la chapelle de la Pietà, Benoît XV montait sur la

la première, celui-ci avait chargé la malade d'avertir une de ses compagnes, la Sœur Ambrogia, qu'avant deux ans, elle serait rappelée à Dieu. Dans la seconde, qui eut lieu le lendemain, et précisément, le 30 avril, la sœur Marie Liberata Re s'entendit dire que sa propre guérison était accordée.

Sous le tableau, supporté par l'autre étendard, cette autre inscription: *Soror Maria Perdogna, implorata Joseph Benedicti ope, e cirrosi biliari sospes statim profusa evanuit.* • Sœur Marie de la Compassion, après avoir imploré l'intervention de Joseph-Benoît est instantanément délivrée d'une cyrrose biliaire ». Ce second miracle est du 2 mai 1909. La sœur Marie de la Compassion assiste à la glorification du bienheureux Joseph-Benoît Cottolengo. Elle appartient, comme ç'avait été le cas de Marie Liberata Re (celle-ci n'étant d'ailleurs que postulante au moment de sa guérison), à l'une des « familles religieuses » fondées par Cottolengo pour le service de la « Petite Maison de la Providence ». S. S. Benoît XV commenta cette particularité dans le discours qu'il prononça lors du décret constatant ces deux miracles.



## NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

### Malheur à qui abuse de la grâce.

Dans les deux cimetières de Dawson et de la Chandeleur, il y a plus de deux mille Indiens qui reposent dans la paix du Seigneur; ils ont fait une sainte mort parce que tous ont été dociles à la grâce qui les appelait.

Il y a eu pourtant un exemple de résistance à la grâce malgré des appels bien nombreux. Dieu veut nous sauver, mais non malgré nous: il veut notre coopération.

Louise Kuiciskutoreluxis, des Indiens Alacoulous, île de Dawson, avait été élevée dès l'enfance dans la religion chrétienne par de pieuses maîtresses. Mais à cause de son caractère volage elle n'avait jamais complètement correspondu à leurs soins, ce qui faisait craindre beaucoup pour son avenir. Disons en passant qu'elle était la fille de l'un des assassins qui en 1889 avaient attenté à la vie du missionnaire salésien Don Barthélemy Pistone.

À l'âge de vingt ans elle s'était mariée avec un émigrant Suisse de caractère très faible: elle commandait et son mari se pliait à tous ses caprices.

Elle partait bientôt de l'île de Dawson, où la parenté et les amis auraient pu lui donner de bons conseils, et allait s'établir à Punta Arenas, afin d'être plus libre. Elle s'y adonna à une vie licencieuse qui était un scandale pour toute la ville.

En vain les missionnaires la conjuraient de cesser cette vie infâme qui l'entraînait à la perdition éternelle; elle promettait sur le moment, mais sans jamais s'amender. À deux reprises la miséricorde divine pour la ramener au bien lui envoya une grave maladie qui la conduisit aux portes du tombeau.

Epouvantée, elle promettait de changer de vie; mais à peine rétablie elle retournait à sa vie de désordre avec encore plus de frénésie. Je me rappelle être allé deux fois la voir à l'hôpital de Punta Arenas: elle était à l'extrémité et je croyais bien qu'elle y passerait, tant son état était grave; et quand à ma grande surprise je la vis en pleine santé, je lui dis:

— Prends garde, Louise. On ne se moque pas de Dieu. Deviens sérieuse et ne donne plus de

scandale si tu veux sauver ton âme. Dieu est patient, mais jusqu'à un certain point.

Une froide nuit d'hiver, j'entends frapper à ma porte, et en même temps on me crie:

— Père, venir vite! Louise appeler vous, beaucoup malade, peut-être mourir!

C'était son mari qui m'appelait.

Je me lève précipitamment; je cours à l'église et je prends avec moi le Saint Viatique et les Saintes Huiles; je me lâte vers la maison de la malade qui était à un kilomètre environ. J'avais le pressentiment d'arriver trop tard. La neige tombait à gros flocons, et le vent qui soufflait avec violence me la jetait par tout le corps.

Quand j'entrai dans ce misérable réduit d'infamie, je ne trouvai pas un endroit où déposer décemment les Saintes Espèces ni même un siège pour m'asseoir; tout était sale et repoussant; aussi me fallut-il rester debout à côté du lit. La malade se tenait sur son séant. À la voir on ne l'eût pas jugée bien mal, car elle parlait haut et sans difficulté: aussi étais-je étonné qu'on m'eût appelé avec tant de précipitation et à pareille heure. Mais à peine avais-je parlé de confession, qu'elle me regarda fixement et me dit:

— *Je ne peux pas, je ne peux pas! j'ai un démon qui me serre la gorge et m'empêche de parler.*

— Allons donc, Louise, tu veux plaisanter; il n'y a pas de démon ici; il y a le bon Maître Jésus qui vient te rendre visite: un peu de courage.

— Je ne peux pas parler, reprit-elle, c'est impossible.

Mais certes, tu le peux; tu parles sans difficulté; et rien ne t'en empêche; allons, un peu de bonne volonté, confesse-toi.

Et elle reprend:

— J'ai été trop méchante; j'ai toujours abusé de la Miséricorde divine, et à présent Dieu me punit; pour moi, tout est fini!

— Louise, il ne faut pas dire ces choses-là; courage et confiance en Dieu. Disons ensemble un *Je vous salue* à la Ste-Vierge. — Et je commençai de suite.

Mais elle m'interrompt avec force:

— Non, attendez, ..attendez un peu... je ne peux pas!... je ne peux pas!...

Voyant que son état empirait à vue d'œil, et que son visage prenait déjà une couleur cadavérique, je lui criai :

— Louise, Louise, dis seulement: *Mon Jésus, miséricorde!*

C'était trop tard; elle n'entendait plus. Dans une contorsion de la bouche elle vomit beaucoup de bave et demeura inerte. Son visage devint noir comme du charbon; la langue lui sortait de la bouche, les yeux sortaient des orbites; on eût dit qu'elle avait été réellement étranglée.

J'eus un moment de trouble et de confusion; je ne savais plus où j'étais ni ce que je faisais. M'étant bientôt remis de mon effroi, je donnai une absolution sous condition, et je recommandai à Dieu cette pauvre âme.

En revenant à la maison, je me disais en moi-même :

— Voilà une âme que Dieu avait comblée de faveurs et qui est peut-être perdue pour n'avoir pas correspondu aux appels de la grâce. Sur le point d'aller le posséder pour toujours, la voilà perdue! Elle s'est moquée de Dieu! Il lui a envoyé un prêtre pour lui porter avant de mourir tous les secours de la religion, mais inutilement.

Quelle terrible leçon pour tant de malheureux qui abusent si facilement de la bonté de Dieu!

MAGGIORINO BORGATELLO, *prêtre missionnaire salésien.*

*Terre de Feu, 1914.*

## Les orphelines de Rio Colorado.

Voici un épisode qui nous ramène aux temps héroïques de cette mission, à l'époque où les stations de missionnaires étaient encore rares et fort distantes les unes des autres. C'est Don Pierre Bonacina qui nous le raconte:

C'était en 1891: à mon arrivée à la maison de M. Charles Hernandez, excellent chrétien qui jouissait d'une haute estime, j'appris que quatre toutes jeunes enfants étaient dans l'abandon le plus déplorable: le père ne voulait pas les considérer comme à lui, et la mère lassée de souffrir, se voyant dans l'impossibilité de subvenir à leurs besoins, s'était tuée en se jetant dans le fleuve.

Cette douloureuse nouvelle m'émut profondément. Qu'allait-il arriver à ces pauvres petites? Je décidai d'aller sans retard à leur recherche. La femme de M. Hernandez conduirait le char; son mari et moi nous devions la devancer à cheval.

Les préparatifs sont faits en un clin d'œil, et nous voilà longeant la rive du Rio, dans la supposition que les orphelines se trouvent en un endroit pourvu d'eau.

Tout préoccupé de l'œuvre de charité que

la divine Providence nous confiait, nous avançons prudemment, et nous avons soin de scruter à chaque pas toute l'étendue de la vallée. Pas un bouquet d'arbres, pas un repli de terrain, pas un vallon qui ne soit examiné avec soin.

On avance ainsi environ dix kilomètres; la nuit approchait, et il n'était pas à souhaiter que la nuit nous surprenne avant d'avoir pu venir à bout de notre entreprise.

Mais le bon Dieu qui conduit les pas de ses ministres ne tarda pas à nous mettre dans la direction des petites brebis abandonnées.

Voici que le chien qui nous précédait se met à aboyer; nous pressons le trot de nos chevaux, et nous voyons au pied d'un saule majestueux les quatre orphelines tout effarées d'entendre aboyer le chien qui les avait découvertes et de nous entendre causer.

Mais leur crainte fait bientôt place à la joie quand elles voient descendre de cheval M. Hernandez et le Missionnaire qu'elles avaient vu l'année précédente.

Quels bons petits cœurs! Elles avaient encore à leur cou la médaille que je leur avais donnée le jour de leur baptême.

— Bonsoir mes enfants, que faites-vous là? Est-ce que vous avez peur de nous?

— Oh non, bien sûr; nous n'avons pas peur de vous; nous sommes même bien contentes que vous soyez venus.

— Moi, ajouta Cyriaque, l'aînée qui avait à peine 12 ans; j'ai lavé le linge et l'ai mis à sécher.

— Moi, dit une toute petite, j'ai aidé Cyriaque à ramasser le bois pour la cuisine; et nous attendons *Vénérito* qui est allé chercher des vivres.

— Moi, dit une autre, je surveille notre plus petite sœur, pour qu'elle n'aille pas trop près du fleuve.

— Voilà qui est parfait, leur dis-je à mon tour, vous êtes toutes de petites femmes bien raisonnables, et le bon Dieu pour vous récompenser vous envoie dès ce soir un bon souper et un bon lit; puis, dans quelques jours, il vous fera conduire chez les sœurs de Viedma. Cela vous va-t-il?

L'aboiement du chien annonçait l'arrivée du char conduit par Mme Hernandez. Sans tarder on fit monter les orphelines sur le char après avoir fait un paquet de leurs pauvres hardes; et le char s'en retourne par la route la plus facile et la plus courte. M. Hernandez et moi nous restons à attendre *Vénérito*.

C'était un petit garçon de 13 ans, l'aîné de ces pauvres abandonnés; il veillait sur le petit troupeau d'une demi-douzaine de chèvres, allait faire du bois et chercher de l'eau pour préparer les aliments. Quand la maman vivait, il avait déjà soin de ses petites sœurs, et depuis qu'elle était morte, il était leur unique soutien,

et il s'acquittait de ce devoir avec un sérieux bien au-dessus de son âge.

A peine nous a-t-il vus auprès de la misérable cabane qu'il comprend ce qui est arrivé; il nous salue poliment et se dispose à nous suivre à l'instant; il donne seulement un regard d'adieu au saule sur lequel s'appuie la pauvre cabane qui a été le témoin de leurs souffrances et de leurs larmes.

La nuit chez M. Hernandez fut mémorable. Les orphelines étaient arrivées exultantes de joie, ne cessant de babiller, toutes gentilles envers leurs protecteurs. Oubliant ce qu'elles avaient souffert, elles se réjouissaient à la pensée de l'avenir qui s'ouvrait plus beau; elles faisaient mille questions sur le voyage, sur le jour du départ, sur ce qu'elles feraient ensuite, etc.

Mais puisque tout à une fin en ce monde, on vint aussi à bout des préparatifs pour la nuit, et le sommeil descendit sur les paupières de ces pauvres enfants, pour niveler les souffrances du passé et les joies du moment, les larmes de chaque jour et le bonheur de cette soirée.

Pour aller à Viedma il y avait deux trajets aussi mal commodes l'un que l'autre. Le premier par *Fortin Mercedes* en longeant le fleuve, nous ferait passer par divers endroits où l'on pouvait trouver refuge et assistance en cas de besoin. C'était un avantage sans doute: mais la distance était énorme et les chemins difficiles.

L'autre, la traversée de la *Pampa* qui est entre le *Rio Negro* et le *Colorado*: il fallait pointer vers le sud pour arriver près de *Pringles*, qui a été la première étape des Salésiens. On faisait le compte qu'il devait y avoir de 200 à 250 kilomètres.

Le parti était peut-être un peu téméraire; mais c'était le chemin le plus court et on finit par le choisir.

Les préparatifs durèrent plus d'une semaine; on avait tout ce qu'il fallait, sauf le guide indispensable pour s'aventurer à travers ces terres inconnues. On avait encore le souvenir récent de la fin malheureuse de deux réfugiés espagnols, qui pour se soustraire à la justice qui les avait poursuivis jusqu'au *Rio*, s'étaient avancés tout seuls dans ces déserts. L'un d'eux avait été retrouvé mort sur le bord d'une lagune et l'autre gravement malade et presque abêti par les souffrances endurées et par la soif qui le dévorait.

Cette nouvelle était de nature à inspirer plus de prudence au missionnaire, sans lui ôter sa confiance en Marie Auxiliatrice, en l'honneur de qui il se préparait à accomplir un voyage si hasardeux.

On fixa le départ. Les adieux furent douloureux et émouvants. Madame Hernandez fit aux

enfants une foule de recommandations: les orphelines pleuraient de reconnaissance et de regret. M. Hernandez, monté sur un cheval fringant, nous accompagna l'espace de 20 kilomètres; là, nouvelle scène d'adieu. Le char était mené par *Vénérito* et le missionnaire à cheval allait en avant.

Nous arrivons ainsi à la cabane de quelques Indiens qui nous disent qu'à 20 kilomètres environ, nous trouverions un évadé des prisons de *Pringles*, un nommé *Peralta*, qui connaît bien tous ces parages pour les avoir parcourus dans tous les sens. Si on peut le décider on aura là un excellent guide.

Je vais donc à la recherche de cet homme, et je le trouve le soir même; il accepte de m'aider dans cette œuvre de charité, jusqu'à ce que nous soyons dans le voisinage de *Pringles*; une fois là, il s'éclipserait; de mon côté, je m'engage à faire des démarches auprès de la Police pour qu'on le laisse en paix.

Le lendemain notre caravane est prête de bonne heure: mais il fallut voyager toute la journée et plutôt tristement.

Je sentais toute la responsabilité qui pesait sur moi, et j'avais fort peu de confiance en cet Indien à la merci de qui je me trouvais avec 5 orphelins: la crainte m'obsédait. Sans doute je comptais sur la Providence divine; mais j'étais constamment tourmenté à la pensée que c'était là un bandit absolument inconnu pour moi.

A la nuit, nous nous arrêtons aux campements de quelques Chiliens qui faisaient pâturer une centaine de chèvres. Une belle lagune presque circulaire fournissait l'eau à cette petite oasis.

La fatigue de la journée et la perspective de ce qui nous attendait les jours suivants, nous détermina à nous reposer de bonne heure. En même temps, je profitai des bonnes dispositions de cette famille, chrétienne depuis plusieurs années, pour leur rappeler les principales vérités de notre sainte Religion et les encourager à persévérer dans le bien.

Le lendemain, la situation s'améliorait comme par enchantement: notre guide déjà un peu familiarisé avec nous, se sentait fier de la confiance que le missionnaire lui témoignait. Il éveille à temps ses voyageurs, et pendant les prières du matin et la Sainte Messe, il se met à la recherche des chevaux — car il arrive souvent que ces animaux s'en vont jusqu'à deux lieues de distance en quête de fourrage; — on déjeûne et on se remet joyeusement en route.

Mais nous ne trouvions jamais des endroits viables: le guide tenait la direction des passages qui lui étaient familiers, où l'on trouvait de petits étangs, formés par les pluies. Près de ces étangs on rencontrait des cabanes d'Indiens, les unes abandonnées et les autres habitées de

familles qui nous recevaient avec la plus cordiale hospitalité.

J'ai gardé un souvenir tout particulier de la quatrième journée: nous étions passés par les endroits les plus scabreux; souvent il m'avait fallu aller à la recherche de quelque passage pour le char, qui courait risque de verser ou d'avoir le timon cassé. Par bonheur nous rencontrons un vieil Indien araucan, à la longue barbe blanche, au regard doux et à l'allure hardie qui s'approche et me dit:

— Moi connaissez vous: moi m'appeler *Lancomay*; moi vous avoir vu dans l'*estancia Grat à la Demi-lune*.

Et il disait vrai: je bénis la divine Providence de cette rencontre qui nous délivrait de nos inquiétudes; il nous montre la bonne route et nous offre l'hospitalité pour la nuit qui s'approchait.

Le lendemain matin ce cher *Lancomay* nous accompagnait sur le bon chemin et nous assurait que nous serons bientôt sur le territoire de *Pringles*, où nous trouverions une population chrétienne et une chemin déjà battu.

Et moi j'avais avec *Vénérito* sondant l'horizon pour découvrir quelque signe de lieu habité, quand une longue bande noire se présente à mes yeux; mais ce n'était qu'un fourré de cannes, au travers duquel on ne voyait aucun passage: bien plus, à mesure que nous approchions, il semblait de plus en plus serré. Que fallait-il faire? Le tourner nous aurait demandé beaucoup de temps. Le guide nous conseillait de le traverser à cheval. Mais alors que devenait le char ?

La journée tirait sur sa fin; le seul parti à prendre était de nous frayer un passage à coups de hache.

C'est seulement deux jours après que nous étions à *Pringles*, chez nos Confrères.

Après avoir pris un peu de repos, les quatre orphelines furent envoyées à *Viedma*. L'une d'elles a déjà fait une sainte mort; les trois autres sont encore là et aident les sœurs dans leur noble mission d'élever nombre d'autres orphelines.

## EQUATEUR

### Les Missions de l'Equateur Oriental.

Grâce à la présence de *Mgr Costamagna* dans les régions confiées à sa vigilance pastorale, cette pénible Mission de l'Equateur oriental commence à voir s'annoncer des jours heureux.

S. G. *Mgr Emmanuel Marie Polit*, évêque de *Cuenca*, adressant à ses fidèles une lettre pastorale en date du 15 Mai dernier, a recommandé une aumône particulière à tous les fidèles de son diocèse en faveur de cette Mission; de leur côté, les Missionnaires sous l'impulsion de *Mgr Costa-*

*magna* ont pu mener à bien une entreprise des plus hardies.

### Belle Pastorale de l'évêque de Cuenca.

Cette lettre débordante de foi et de charité, commence par rappeler la quête à faire à perpétuité dans toutes les églises du diocèse, en la tête de la T. Ste Trinité. C'est une des quatre quêtes prescrites pour jouir de l'indult sur le jeûne et l'abstinence, depuis la suppression de la *Bulle de la Croisade* effectuée sous le Pontificat de S. S. Pie X. Or cette quête est destinée:

« à contribuer au soutien de nos missions Orientales, c'est à dire des missions du Vicariat apostolique de *Mendez et Gualaquiza*. »  
« Et qui est celui d'entre vous, prêtres vénérés, continue le digne Prélat, que ne voie l'importance de cette œuvre et l'obligation où nous sommes nous d'abord et ensuite tous les fidèles de notre Diocèse d'y contribuer? Sur l'autre versant des Cordilières des Andes, à la même latitude où nous vivons, il y a, nous le savons, plusieurs tribus sauvages, païennes pour la plupart, qui appartiennent à la grande famille des *Jivaros*... »

L'évêque fait ressortir le devoir spécial qui incombe à ses diocésains de venir en aide à cette mission voisine qui pendant un siècle a fait partie de son diocèse, et en même temps il décerne un hymne de louanges à nos missionnaires:

« La jeune et ardente Congrégation du *Vén. Don Bosco* a déjà pénétré dans ce domaine que *Satan* s'était réservé: elle a commencé à lui faire une guerre sans merci et à battre en brèche ses repaires presque inabordables d'ignorance et de superstition, de polygamie, de vengeance, de cruauté sanguinaire et de la plus honteuse idolâtrie. Dieu sait les obstacles qu'il a fallu surmonter, les fatigues et les sueurs, les sacrifices et les efforts héroïques de plus de vingt années de travail. A la tête de cette campagne ardue, nous voyons un des fils les plus chéris du *Vén. Don Bosco*, le *Vicaire Apostolique* d'une des Missions les plus difficiles, *Mgr Jacques Costamagna* qui nous revient après avoir dû à son grand regret rester longtemps éloigné. Nous le voyons, malgré son âge avancé, déployer une ardeur juvénile et aller en personne réorganiser le centre de *Gualaquiza* et fonder la nouvelle station d'*Indanza*, avec l'aide de ses quelques confrères et collaborateurs, — bien peu nombreux, hélas! — et qui ont trouvé un renouveau de courage et de force à sa présence et à son exemple ».

La lettre recommande ensuite l'aumône déjà indiquée, fait ressortir combien elle est noble et combien il est nécessaire de coopérer à l'évangélisation des infidèles: comme conclusion, le souhait:

« que tous les prêtres deviennent tout autant de coopérateurs de la Mission Orientale ».

## Un monument à Don Bosco au cœur de la Patagonie.

(D'après une lettre de D. Bernard Vacchina).

Ce monument s'appelle et s'appellera *Observatoire météorologique Vénérable Père Jean Bosco*. Et c'est justice, puisque ce bon Père non content de pénétrer les cieux invisibles pour en dévoiler aux autres les magnificences, a voulu aussi que nous prenions intérêt aux phénomènes météorologiques; et souvent lui-même ravi à la contemplation des merveilleuses harmonies du ciel visible, en déduisait pour nous d'admirables leçons de crainte, d'amour et de reconnaissance envers le Créateur.

Il était bien juste que le cœur de la Patagonie (Le *Chubut* constitue la Patagonie centrale) il était bien juste que cette région reconnaisse les avances de Don Bosco et lui témoigne quelque reconnaissance en retour de son abnégation et des sacrifices qu'il a faits pour la régénérer, la civiliser et l'incorporer à la vie civile et chrétienne de la grande Nation Argentine.

Ce monument est une tour de 18 mètres de hauteur, en style renaissance; et la dépense totale sera d'environ 50.000 francs souscrits spontanément par les habitants de la contrée.

En haut, sur la façade qui regarde la place principale de la ville se trouve le buste de Don Bosco.

L'inauguration en a été faite avec le concours de toutes les autorités de la région, avec la participation de la population toute entière sans distinction d'âge, de nationalité, de religion, d'idées politiques et de conditions sociales.

C'est la plus belle solennité civile à laquelle j'aie assisté dans les quelques années que j'ai déjà passées au *Chubut*.

PAGE A RELIRE.

### La prudence chrétienne.

Dans l'une de ses conférences à Notre-Dame, le P. Janvier a terminé ainsi son discours sur la prudence domestique:

« Quelle aberration de reléguer au second plan ce facteur capital! Aberration absolue, car c'est par la religion que vos enfants prépareront leur éternel honneur! A quoi, en définitive, serviraient des soins qui n'ouvriraient pas à ces chères créatures le royaume des cieux? Pendant les siècles des siècles, elles vous reprocheraient vos calculs trop courts et votre légèreté inexorable. Elles profèreraient contre vous l'anathème

du prophète: *immolaverunt filios et filias daemonis*. « Par suite de votre aveuglement puéril, diraient-elles, nous avons failli à notre glorieuse destinée et nous sommes devenues la proie des démons et de la douleur ».

« La vraie et parfaite prudence subordonne tous ses plans aux exigences de la fin dernière qui est la béatitude. Elle ne vous défend pas de penser aux intérêts immédiats, mais elle veut que vous les rapportiez aux intérêts suprêmes de la vie future. Cela est aussi vrai de la prudence chargée de diriger l'individu.

« Aberration, d'ailleurs, même au point de vue temporel. En ce monde, nous n'avons pas d'ami plus puissant que le bien, nous n'avons pas de pire adversaire que le mal. La plupart de nos souffrances et de nos revers sont dus à nos fautes, la plupart de nos joies et de nos succès sont dus à nos vertus. Mais pour faire le bien et pour éviter le mal, la religion est une force incomparable, la seule force entièrement efficace, car c'est une force divine. La mettant à la base de vos systèmes d'éducation, vous serez deux fois prudents, vous pourvoirez au double avenir de vos fils, leur avenir en cette vie leur avenir dans l'autre. Notre-Seigneur le disait à ses apôtres qui l'aimaient par-dessus toutes choses: *Centuplum accipietis et vilam aeternam possidebitis*. « Ici-bas, vous recevrez le centuple, et là haut vous posséderez la vie éternelle ».

« La prudence parfaite s'efforcera donc d'enraciner la religion dans l'âme des enfants, dans leur intelligence par l'enseignement du dogme et de la morale catholiques, dans leur cœur et de la morale catholiques, dans leur cœur en les habituant à la prière, à la fréquentation des sacrements, à toutes les pratiques chrétiennes. Plus les enfants seront cultivés dans l'ordre profane, plus ils devront l'être dans l'ordre sacré. La foi du charbonnier ne suffit qu'au charbonnier; il faut qu'il y ait une proportion entre ce que la science naturelle nous révèle de la création, et ce que la science surnaturelle nous révèle du Créateur et du Sauveur.

« Le cœur est, en même temps, porté aux grands essors et sujet aux grandes misères; il faudra qu'il aille chercher aux sources de la grâce l'énergie dont il a besoin pour suivre ses nobles tendances et pour résister à ses penchants de perversité; par conséquent, la prudence de l'éducateur devra l'accoutumer à des actes souvent réitérés de religion et piété.

« Je vous laisse le soin de tirer de ce discours les conclusions qu'il comporte. Il en comporte beaucoup qui s'appliquent à notre temps, qui entraîneraient partout de grandes, radicales et bienfaisantes réformes. Du moins vous retiendrez, je l'espère, que la prudence domestique est inférieure quand, au foyer, dans la formation des enfants, elle n'accorde pas à Dieu, à la science et à l'amour de Dieu, l'autorité souveraine que la prudence chrétienne et parfaite lui accorde dans la vie privée ».



Nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas d'autres consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-puissante de la Vierge bénie qui est en tous les temps le secours des Chrétiens.  
PIR PP. X.

### A la Basilique de N. D. Auxiliatrice.

Les solennités annuelles ont brillé cette année encore de cet éclat dont le facteur principal est l'affluence des pèlerins et la piété dont ils offrent le spectacle.

Au courant du mois et surtout dans la neuvième préparatoire à la fête, on avait déjà pu prévoir que malgré les préoccupations de l'heure actuelle, la Madone de Don Bosco aurait été honorée comme du coutume par la population de Turin et de la région.

Une exposition ininterrompue des Quarante Heures a été la préparation prochaine de la solennité. Le 22 Mai. Grand Messe, procession du Saint Sacrement dans les cours de l'Oratoire, puis adoration continue de jour et de nuit, avec prédications, chants et les pratiques de piété d'usage. Les Instituts et associations religieuses de la ville se sont succédé au pied du Saint Sacrement.

On se fera une idée des foules qui sont venues prier au Sanctuaire si on sait qu'en aux trois derniers jours du 22, 23 et 24 Mai le total des Communions distribuées a dépassé les vingt mille.

L'affluence n'a pourtant pas cessé après la solennité elle s'est prolongée jusqu'au Dimanche de la Pentecôte qui a marqué la clôture de nos fêtes titulaires.

A nos fêtes ont donné encore de l'éclat la présence de S. Em. le Cardinal Richelmy archevêque de Turin, de Mgr Grassi, évêque de Tortone et de Mgr Castelli, évêque de Susse. C'est Mgr Castelli qui a fait le discours de clôture avec sa parole simple et éloquente à la fois. Il a signalé à son auditoire charmé Jésus Hostie et Marie Auxiliatrice comme les premiers Coopérateurs de Don Bosco dont il

avait magistralement décrit la figure et les œuvres.

Nous sommes persuadés que de leur côté nos Coopérateurs de France se sont unis par la pensée aux pèlerins de la Basilique pour implorer Celle qui s'est montrée à Lépante le *Secours des Chrétiens* de venir en aide à nos armées pour leur donner une victoire, point de départ d'une ère de justice où la force brutale cesse d'opprimer le droit.

Quand ce « Bulletin » leur parviendra, ils auront en outre avec nos Evêques formulé une promesse solennelle au Divin Cœur de Jésus qui choisissait il y a deux siècles notre pays pour son héraut dans l'Univers.

Jésus et Marie nous ont déjà donné trop de gages de leur bonté, même au cours de cette cruelle guerre, pour ne pas croire que l'heure de la victoire définitive ne soit bien proche.

### Grâces et Faveurs.

Par ce même courrier je vous adresse une modeste offrande de 40 fr. pour servir à la Cause de Béatification de Dominique Savio, en reconnaissance de deux grandes grâces de guérison obtenues par l'intercession de ce jeune et pieux serviteur de Dieu. Je promets une somme de 50 fr. si Dieu daigne permettre que Dominique Savio m'obtienne la grande grâce que deux soldats qui me sont très chers reviennent après la guerre sains et saufs parmi nous, et échappent à nouveau aux très grands dangers dont ils ont été aussi miraculeusement préservés jusqu'ici...

18 avril 1917.

Marquise de M. N. ISÈRE.

Je vous envoie une modeste offrande de 10 fr. pour les œuvres de N. D. Auxiliatrice. Cette offrande est bien inférieure à toute la reconnais-

sance que j'éprouve pour l'aide que N. D. m'a accordée dans plusieurs circonstances de ma vie de mère de famille.

Je vous recommande particulièrement deux de mes fils officiers, et une prochaine naissance, ainsi que le départ dans la marine classe 1918 de mon petit-fils Joseph.

18 avril 1917.

S. de S. L.

Mme Emile Sénéclausse envoie 125 fr. en actions de grâces pour faveurs obtenues de Marie Auxiliatrice.

M. Egidio Ghiglione, envoie cinq francs en actions de grâces à N. D. Auxiliatrice et aux âmes de Purgatoire pour une importante faveur obtenue.

Mme Baribeau remercie N. D. Auxiliatrice pour grâce faveur obtenue, 22 fr.

Mme J. H. Reid (Châteauguay P. Q. Canada) envoie 1 piastre pour 2 messes en l'honneur de N. D. Auxiliatrice et de S. Joseph pour guérison obtenue.

Mme Vialar Maria envoie 100 frs. en reconnaissance d'une faveur obtenue.

Emilie Gravier à Molare envoie 5 fr. pour grâces reçues.

Cecile Favre Champoluc (Aoste), envoie 10 fr. pour grâces reçues.

A. S. B. à Aoste envoie 15 fr. pour grâces reçues.

Jean Valleise soldat à Vicence envoie 10 fr. pour grâces reçues.

J. Arvier envoie 5 fr. pour grâces reçues.

Rose Cavagnet à Cognac envoie 2 fr. p. g. r.

Alexandrine et Zacharie Marguerettaz à S. Remy envoient 4 fr. p. g. r.

François Jaccod à Morgex envoie 10 fr. p. g. r.

Florentin Pesserin à S. Marcel envoie 10 fr.

Marie Brunet à Lyon envoie 4 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice.

G. R. à Paris envoie 500 fr. en reconnaissance.

## ≡≡≡ NÉCROLOGIE ≡≡≡

### Mme Vve Amédée Olive.

Cette chère bienfaitrice vient de s'éteindre à Marseille, après une longue existence consacrée à la pratique des vertus chrétiennes et familiales.

Son nom et celui des siens se trouve lié avec l'histoire de l'Oratoire S. Léon dès ses débuts. En feuilletant le *Bulletin* nous retrouvons souvent la mention et quelquefois la description de la journée de fête que la famille Olive se faisait une joie de procurer annuellement aux orphelins de Don Bosco.

Cet acte de charité pratique, entre mille autres, était une leçon vivante pour les nombreux enfants de cette famille patriarcale qui a eu la joie d'en consacrer trois au service des autels, et l'un d'eux est missionnaire salésien en Chine.

A ce cher Confrère, à ses frères et soeurs l'expression de nos respectueuses condoléances.

## COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

### France.

†

AIX-EN-PROVENCE: M. l'abbé L. M. Boyer, *Cabannes*.

» M. l'abbé L. Roquebrune, curé, *Le Mas Thibert*.

» M. le Chne Beluy, archiprêtre, *Arles*.

ALBI: M. l'abbé Enzarlan, curé, *Prades*.

AVIGNON: M. l'abbé Xavier Gouthier doyen honoraire, *Bollène*.

LE PUY: Sœur Marguerite Marie Gabolde, *Brioude*.

LYON: M. l'abbé J. M. Chausse, vicarie, *Rive de Gier*.

MONTPELLIER: M. l'abbé Th. Durand, *Montpellier*.

MOULINS: Fr. M. Joseph novice Trappiste, *Sept-Fons*, mort devant l'ennemi.

POITIERS: M. l'abbé Collineau, curé doyen, *Chef Boutonne*.

RODEZ: M. L. Chne Souques, *Rodez*.

M. l'abbé Aldebert, *Rodez*.

TOULOUSE: M. le Chne Tournamille, *Toulouse*.

†

BAYONNE: Mlle Pascaline Poidelane, *Biarritz*.

CLERMONT-FERRAND: Mme Amalie Bertrandon, *Beaumont*.

GRENOBLE: M. le Chne Champion, *Grenoble*.

» Mme Monin, »

» Mme Poulat Francoz, »

LYON: M. Boffard, *Lyon*.

MONTPELLIER: Mme Blanc, *Montpellier*.

» Mme Eugène Andoque, *Béziers*.

» M. Louis Parazols, *La Valette*,

» Vve Prosper Teisserenc, *Lodève*.

TOULOUSE: M. Merle, *Toulouse*.

» M. Chelle, *Montgazin*.

### Autres pays.

†

ALSACE-LORRAINE: Mme de Brissac, *Strasbourg*.

» M. Metz Grad, *Ribeauvillé*.

» Mme Metz Klobb, »

» Mlle Marie Paulus, *Hochfelden*,

» Mme Andlauer, *Benfeld*.

» M. l'abbé Jenner, curé, *Eichhofen*.

CANADA: M. Eusèbe Bonneau, *St David de Lévis*.

HOLLANDE: Rde Sœur Dominique du T. S. Sacrement, religieuse Rédemptoriste, *Velp près Grave*.

ITALIE: Rde Mère Marie Louise, des Ursulines de Lyon, *Superga près Turin*.

» Rde Mère St Paul, des Ursulines de Montbard, *Almese*.

SUISSE: Mme Vve Moittas Jerly, *Ponthaux*.

» Mme Adèle Métral, *Martigny*.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant: JOSEPH GAMBINO

Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse

Turin - Cours Regina Margherita, N. 176

## Philosophia et jus ecclesiasticum.

|                                                                                                                                           |          |      |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|------|
| MUNERATI DANTIS Sacerdos. — <b>Elementa juris ecclesiastici, publici et privati</b> . . . . .                                             | Libellae | 3 —  |
| A missionis pretio solutum . . . . .                                                                                                      | »        | 3 50 |
| PISCETTA ALOYSIUS Sacerdos. — <b>De Christo religiosae societatis disputatio</b> . . . . .                                                | »        | 0 30 |
| A missionis pretio solutum . . . . .                                                                                                      | »        | 0 40 |
| VERMEERSCH ARTURUS Sacerdos. — <b>De religionis institutis et personis</b> . — Tractatus canonico-moralis ad recentissimas leges exactus. |          |      |
| Tomus prior ad usum scholarum . . . . .                                                                                                   | »        | 5 —  |
| A missionis pretio solutum . . . . .                                                                                                      | »        | 5 50 |
| Tomus alter. — Supplementa et monumenta . . . . .                                                                                         | »        | 16 — |
| A missionis pretio solutum . . . . .                                                                                                      | »        | 18 — |

## Musica.

|                                                                                                                           |          |      |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|------|
| <b>Cantus liturgici</b> (Cantici, Hymni, Psalmi etc.) . . . . .                                                           | Libellae | 0 30 |
| <b>Cantus communes</b> in Missa et in Vesperis. Ex editione typica Vaticana.                                              |          |      |
| Extractus septimus . . . . .                                                                                              | »        | 0 40 |
| <b>Missa de Angelis</b> in testis duplicibus 5. Ex editione typica Vaticana. Extractus primus . . . . .                   | »        | 0 15 |
| <b>Missa in Dominicis infra annum</b> . Ex editione typica Vaticana. Extractus quintus . . . . .                          | »        | 0 10 |
| <b>Missa in festis B. Mariae Virginis</b> . (Cum iubilo). Ex editione typica Vaticana. Extractus quartus . . . . .        | »        | 0 15 |
| <b>Missa in festis solemnibus</b> Ex editione typica Vaticana. Extractus tertius . . . . .                                | »        | 0 10 |
| <b>Missa pro Defunctis</b> cum Absolutione et Exequiis Defunctis. Ex editione typica Vaticana. Extractus sextus . . . . . | »        | 0 30 |
| <b>Missa tempore paschali</b> . Ex editione typica Vaticana. Extractus secundus . . . . .                                 | »        | 0 20 |

**ADVERTENTIAE.** — *Omnes hae editiones prostant tantum apud Società Editrice Internazionale per la diffusione della Buona Stampa in Corso Regina Margherita 174-176 a TORINO (Italia) ad quam epistulae et pretia mittenda sunt. — Pretia missionis aucta sunt tantum pro singulis exemplaribus. — Prit deductio tantum pro magnis empfionibus; tum publici cursoris impensae empfortibus imputantur separatim. — Deductio fit pretii librorum non autem publici cursoris impensarum. — Instituta, Collegia, Seminario deductione fruuntur.*

## LITURGIA.

**ADDENDA IN BREVIARIO ROMANO.** — Editio 1913. Parvus fasci-  
culus . . . . . Libellae 0 30  
A missionis pretio solutus . . . . . » 0 40

Continens:

In die octava S. Francisci Salesii — In festo Sanctarum Perpetuae et Felicitatis martyrum — Feria III  
infra octavam solemn. S. Joseph — Feria VI infra octavam solemn. S. Joseph — In festo S. Pau-  
lini episcopi confessoris — Prima die libera infra octavam S. Joannis Baptistae.

**ORATIONES IN BENEDICTIONE SS. SACRAMENTI**, pro opportunitate tem-  
porum, cum Litaniiis, Hymnis aliisque precibus ab Ecclesia approbatis.  
— Editio magnifica, charta manu et rubro-nigro colore. Solutae » 3 —  
A missionis pretio solutum . . . . . » 3 50  
Volumen contectum linteo rubro, sectione aurata . . . . . » 4 —  
A missionis pretio solutum . . . . . » 4 50  
Volumen contectum pelle rubra, sectione aurata . . . . . » 5 —  
A missionis pretio solutum . . . . . » 5 50

**PARVUM MANUALE AD USUM SACERDOTUM** complectens quae in Sacra-  
mentorum administratione et in Sacro Ministerio exercendo saepe occur-  
runt cum variis benedictionibus et instructionibus praesertim super indul-  
gentiis, ex Rituali Romano aliisque authenticis documentis vel fide dignis  
excerptis et collectis.

Parvum volumen elegans, 500 paginis, rubro nigroque colore impressum, charta  
vere indica.

Volumen contectum linteo flexibili, indice aurato in plano, angulis retusis, sec-  
tione rubra, laevigata . . . . . » 2 50  
A missionis pretio solutum . . . . . » 2 75  
Volumen contectum optima pelle nigra flexibili, indice aurato in plano, angulis  
retusis, sectione rubra laevigata . . . . . » 4 50  
A missionis pretio solutum . . . . . » 5 —  
Volumen contectum *chagrin* nigro flexibili, indice aurato in plano, angulis retusis,  
sectione aurata, theca . . . . . » 6 —  
A missionis pretio solutum . . . . . » 6 50

**RUBRICAE MISSALIS ROMANI** juxta novissima decreta S. Rituum Congre-  
gationis.

Accedunt: Observanda in Missa solemn, pro defunctis, coram SS. Sacramento, coram Episcopo, in  
Missa SS. Cordis Jesu aliisque votivis unxiim suis tabellis, Rubricae perpetuae, denique praepa-  
ratio et gratiarum actiones ad Missam.

Editio 1907, vol. in-32 rubr. et nig. linteo contectum. . . . . » 1 30  
A missionis pretio solutum . . . . . » 1 50